Mise en ligne : 12 janvier 2023.
Dernière modification : 20 avril 2024.
www.entreprises-coloniales.fr

André et Madeleine BERRY
L'A.O.F. vue de l'A.O.F.
(*Combat*, 28 juin 1956-27 juillet 1957 : 21 articles)

L'A.O.F. vue de l'A.O.F.
par André Berry
(*Combat*, 28 juin 1956)

JE viens de passer avec ma femme plusieurs semaines en AOF. Cet immense territoire, presque aussi étendu que l'Europe, et d'ailleurs très arbitrairement délimité, qui groupe sous notre administration, associés aussi dans l'ignorance métropolitaine, des pays aussi divers que le Sénégal, la Mauritanie, le Soudan, la Guinée, la Haute-Volta, le Niger, la Côte-d'Ivoire et le Togo-Dahomey, a de quoi retenir des années le voyageur, le savant et l'artiste. Au cours d'une excursion qui m'a porté dans les principales localités du Sénégal, du Soudan et de la Guinée et dans les huttes des natifs comme dans les palais des administrateurs, j'ai pu cependant recueillir quelques impressions. Je communiquerai celles qui portent sur les perspectives du tourisme, l'état présent des populations et la conjoncture politique, me réservant de traiter en particulier, quand je les aurai vus (je pense, cet été), de la Côte-d'Ivoire, de la Haute-Volta, du Niger et du Dahomey.

PAYSAGES ET TOURISME
I. — Au pays de Camara Laye

C'EST à Kankan que, tombés comme du ciel, ou plutôt, en effet, tombés du ciel, nous avons fait connaissance avec la Guinée. Nous voulions, arrivant en plein pays, avoir avec la nature tropicale un choc exemplaire, et, de fait, les frangipaniers et les flamboyants en fleurs, avec de solides échantillons de la race malinké, nous accueillirent. Nous voulions aussi commencer par ce que nous connaissions littérairement, c'est-à-dire le pays de Camara Laye, et Kankan possède l'aérodrome le plus rapproché de Kouroussa, patrie de l'Enfant noir, à vingt-cinq lieues de là, sur la ligne Conakry-Niger. Kankan, terminus de cette ligne, est une bonne petite ville de nègrerie bourgeoise, où le Blanc, mis à part les Libanais des bazars, paraît peu. On y voit de larges allées de fromagers, des laveuses en pagne ou faisant le marché en boubous multicolores, des tisserands à foison, des noirs qui creusent des pirogues en plein tronc au bord du Milo, et, si l'on a de la chance, des mangeurs de feu qui se gargarisent avec des tisons ardents avant de se les mettre sur la langue. On y trouve aussi, devant la station, un hôtel des plus agréables, et un chef de district qui vous raconte de terribles histoires de bilieuses hématuriques et de serpents cracheurs, avant de vous recommander à la sollicitude du mécanicien.

En une heure, nous étions à Kouroussa, où nous pûmes d'emblée vérifier les descriptions de Camara Laye à l'apparition d'un griot, c'est-à-dire d'un louangeur public, armé d'une sorte de tam-tam, qui se mit, dès la sortie de la gare, à chanter nos mérites. Autant que je pus entendre son français mêlé de malinké, il psalmodiait :

Ioio ! io ! io ! io ! io !
Il est là le journaliste français

Qui vient de la part de *Combat*.
Il a les dents d'un petit crocodile,
Les yeux d'un jeune hippopotame,
Le nez d'un éléphant qui naît.
C'est un Toubab qui aime les Africains.
Il va dire combien il y a de cases à Kouroussa
Et comme elles sont bien faites,
Disposées par carrés entourés de tapades
Avec l'oranger au milieu.
Et il dira comme elles sont belles, les femmes de Kouroussa,
Avec leurs seins au vent qui sont prêts à s'envoler comme des oiseaux noirs au long bec.
Avec lui est sa femme qui a les yeux d'une gazelle.
D'une gazelle qui aurait les yeux bleus ;
Elle a les cheveux blonds comme ne les auront jamais les femmes de Kouroussa
Et un boubou comme on n'en fait qu'à Paris.
Elle est sa femme comme on l'est dans la Métropole,
Et ne veut pas de co-épouse.
Dommage pour les Koungourous de Kouroussa
Qui auraient bien aimé être vendues l'une ou l'autre
Au journaliste français
Qui vient de la part de *Combat*.
Ioio ! io ! io ! io ! io !

Ce que chantant, le griot nous suivait par les rues, et ce n'est pas sans appréhension que je voyais s'interposer entre ma femme et moi des groupes turbulents de ces Koungourous.

On nomme ainsi les filles à marier, et il court sur les relations de certaines Guinéennes avec les blancs des légendes alarmantes : si vous entrez dans la case de l'une d'elles, elle vous y retient sept ans par ses charmes personnels et des philtres divers, après quoi, si vous faites mine de partir, elle met le feu à la paillote et vous brûle avec le village.

Je me hâtai donc de reconnaître la case où Camara Laye était né, où son père avait forgé l'or, et, toujours suivi du griot dont l'éloquence à l'approche du « bougna ». c'est-à-dire du pourboire, se faisait excessive, repris avec ma femme, recouvrée de justesse, le train de Mamou.

Mais, sur les genoux, entouré d'une affluence colorée qui apprenait avec plaisir l'existence de Camara Laye, j'avais encore l' « Enfant Noir », lui-même me racontait son premier voyage à Conakry : « Vers midi, le train atteignit Babola. J'entendis parler le peul... La grande plaine où j'avais vécu jusque-là cédait la place aux premières pentes du Fouta-Djalon, le train repartit pour Mamou et bientôt les premières pentes du massif apparurent. » Elles apparaissaient, en effet. Quelques maisons, des paillotes en nombre : c'était Mamou lui-même.

L'A.O.F. vue de l'A.O.F.
(*Combat*, 29 juin 1956)

PAYSAGES ET TOURISME
Au pays de Camara Laye (suite)

MAMOU, troisième ville de la Guinée, est doué d'un marché où les femmes, remarquablement belles, sont remarquablement peu vêtues, d'un hôtel des Wagons-

Lits, qui n'est pas des meilleurs, et d'un commandant de cercle qui, lui, est excellent : un de ces grands noirs ultra-civilisés natifs de Saint-Louis et élevés au lycée Faidherbe, lequel, formant les rejetons de familles séculairement françaises, porte au plus haut degré l'honneur de l'intelligence et de la culture africaines.

Sankalé est un homme d'esprit autant que de couleur, qui, doublé d'une femme du cru autant que du monde, vous accueille, pour peu que vous soyez l'envoyé de « Combat », dans son « campement », au fond d'un verger de manguiers où se prélassent la grue étoilée, le singe et l'antilope. Demain, par la route de latérite combien rouge, nous serons conduits, en voiture de campagne, à Dalaba, qui est tout ensemble le Royat, le Megève et le Luchon de l'A.O.F. ; de là, à Pita, gros bourg près duquel on visite la chute spectaculaire du Kinkon, et à Labé, d'où les plus hardis s'élancent sur la piste qui, à Tambacounda, rejoint la ligne Dakar-Bamako. C'est une des promenades classiques de l'A.O.F. Il est regrettable qu'elle soit si ingrate. J'ai rencontré à l'Hôtel du Tourisme, gloire de Labé, des Métropolitains qui, par le Parc national de Niokolo-Koba, Hioukounkoun et Sambaïlo, avaient entrepris cette liaison : leur « savane », sur la piste qu'ils comparaient à une tôle ondulée percée de trous, avait versé cinq fois ; plusieurs de leurs compagnons étaient restés à l'infirmerie de Hioukounkoun. Ils avaient, dans le parc, aperçu des buffles, des chimpanzés, des panthères, des éléphants et jusqu'à des lions, sans parler des hippopotames et des crocodiles de la Gambie ; à la sortie, ils avaient vu les Bassaris tout nus sauf l'étui pénien, avec le dard de porc-épic passé en travers du nez, mais tous ces animaux, ces hommes étranges, les avaient moins impressionnés que l'état du chemin.

À cette expédition, ma femme opposa les arguments de son sexe, et nous nous fîmes reconduire, parmi les splendeurs végétales du Fouta-Djalon, à la gare de Namou, trouvant plus expédient de gagner Dakar par Conakry.

Du moins puis-je rouvrir, à la page où je l'avais laissé, « L'Enfant Noir ». « De Mamou à Kindia, je ne quittai pas la fenêtre une seconde. Je regardais se succéder cimes et précipices, pentes boisées et vallées profondes. L'eau jaillissait de partout, donnait vie à tout... »

De fait, de Mamou à Sougueta, Kindia et au-delà, cette voie inimitable serpente à travers un pays de montagnes, de savanes touffues, d'herbages et de forêts, où des sommets bien dessinés comme celui du mont Gangan, d'autres en forme de couronnes et de larges tables, dominent un pays de cocotiers, de bananiers, de hautes herbes jaunes poussant en touffes étoilées au bord des rivières, elles-mêmes coupées de fraîches cascades. La Guinée du Fouta ressemble, on l'a souvent dit, à Tahiti. Mieux que Tahiti : c'est une immense Polynésie continentale où l'on s'attend sous chaque cocotier à trouver le tombeau de Gauguin. Je ne vois pas, d'ailleurs, en quoi ces femmes qui viennent toutes droites, la calebasse sur la tête, leurs seins fermes et altiers émergeant tout juste des gazons géants, peuvent avoir à envier aux vahinés des tableaux ; avec moins de lascivité peut-être, elles en ont toutes les grâces ; elles sont moins couvertes, et autrement noires.

Ferai-je une suggestion, celle-ci, je pense, inédite ? On pourrait, dans une sorte de parc ethnologique, acclimater près de Kindia quelques Maoris et Maories. On aurait ainsi, à douze heures de Paris, un Tahiti complet où les peintres, les poètes pourraient se fixer à vie. Quelques Chinois, substitués aux Syriens qui ont trouvé en AOF leur terre d'élection, accentueraient la couleur locale. On décongestionnerait ainsi Papeete, que Conakry vaut bien : rien de tahitien n'y manque ni les criques bordées de cocotiers ni les îles montueuses sur lesquelles se couche le soleil.

Mais laissons encore Camara Laye nous l'annoncer : « À la nuit tombée, la presqu'île de Conakry se découvrit, vivement illuminée. Je l'aperçus de loin comme une grande fleur claire posée sur les flots, sa tige la retenait au rivage... »

Nous n'avons pas trouvé, à la gare de Conakry, l'oncle Mamadou, mais un envoyé noir de l'Hôtel de France, prompt à nous conduire vers ce palace, d'un confort tout royal dans son modernisme bariolé. Oh ! que l'Enfant noir n'était-il avec nous à cette terrasse maritime, dans ce Versailles exotique, tandis que nous regardions, entre les branches des fromagers, monter les premières étoiles australes !

Conakry est une cité délicieuse qui, sous les grandes voûtes de manguiers que sont ses avenues et ses boulevards, tous parallèles ou perpendiculaires, tient dans une fraîcheur relative ici les résidences européennes, là les huttes indigènes. Le tour de la presqu'île, avec les piroguiers qui radoubent les bateaux, les pirogues qui sortent et qui rentrent, les femmes qui se baignent nues dans les rochers et celles qui, devant les cases, en mises sommaires, pilent le mil infatigablement, est un enchantement perpétuel ; la vue qu'on a, d'une partie de la corniche, sur les îles de Loos, pour peu qu'entre deux noirs indolents on s'asseye sous un de ces fromagers qui marquent tous les caps, fait penser sans regret à celle que de Tahiti on a sur Moorea. Si la Guinée est, comme je crois, un des plus beaux jardins naturels de l'univers, Conakry en est la porte dorée. On ne peut pas penser sans vertige que cette porte s'ouvre à une nuit d'Orly.

L'A.O.F. vue de l'A.O.F.

III. — Au Soudan — Réflexions sur le tourisme en A.O.F.

(*Combat*, 2 juillet 1956)

SAINT-LOUIS est l'aboutissement de la piste de Mauritanie qui, longue de deux mille cinq cents kilomètres, amène les automobilistes courageux, depuis Agadir, par l'Adrar (le Pays de la Peur), capitale Antar. De Saint-Louis à cette dernière ville, métropole des Hommes Bleus (ainsi nommés parce qu'ils portent des étoffes bleues, mais surtout parce qu'elles déteignent sur leur peau), il n'y a que sept cent cinquante kilomètres de sables, mais, vu l'état de la piste, il s'agit encore d'une expédition héroïque.

Aux timides, je conseillerai plutôt l'avion-papillon qui, une fois par semaine, butinant d'escale en escale, relie Saint-Louis à Bamako. Bamako passe pour la plus belle ville de l'Afrique noire. C'est, pour la partie européenne, un parc où s'épanouissent à l'ombre des manguiers de beaux bâtiments administratifs, de somptueuses résidences ; pour la partie indigène, c'est un assemblage de quartiers où toutes les races soudanaises, ici dans des paillotes, là dans des maisons de terre rouge, autour d'une mosquée rouge au clocher épineux, se mêlent sans se confondre. L'usage est d'aller voir le long de cette place de la République qui n'est pas sans rapport avec la grand-place de Marrakech, les artisans travailler le cuir, les métaux, les tissus ; on monte ensuite à Koulouba, séjour du gouverneur, d'où l'on a sur la ville et le fleuve une vue fort large et l'on revient par le Zoo où courent dans une demi-liberté tous les animaux de l'arche de Noë tropicale. Pour finir, on assiste au coucher du soleil sur le Niger ou les piroguiers, à la fin du jour, sont des plus actifs : j'ai vu de profil sept rameurs noirs sur leur barque à éperon, composant un tableau digne des Tombeaux des Rois. De fait, le Niger est un Nil, et le sera plus encore quand on s'en sera servi pour faire de son bassin une autre Egypte.

Je ne ne sais rien de plus délicieux qu'un retour, le soir, des bords du Niger au centre de Bamako, tandis que les brasiers, un par un, s'allument devant les cases. Dans ce que laissent voir du ciel les branchages des caïlcédrats et des manguiers, une constellation comme Orion semble faite d'escarboucles à des millions de carats. Il y a dans cette réponse des feux d'en haut à ceux d'en bas une prenante harmonie.

Bamako, qui dispose d'excellents relais, est le point de départ (ordinaire) pour les excursions de Mopti et de Djenné, dont les mosquées n'ont pas besoin de mon éloge,

et pour les escapades vers Tombouctou et Gao. De juillet à février, le bateau du Niger rend agréable cette promenade un peu longue ; en d'autres temps, on bénéficie des transports en commun de la Compagnie transafricaine.

Gao, aboutissement de la piste du Tanezrouft qui le joint à Colomb-Béchar par le Bidon V et Bouram, est aussi, nul ne l'ignore, le point d'accès des dix villages Dogon, de l'Illustrissime falaise et des paillotes élogées de Bandiagara. C'est également une des clefs de Niamey, du fabuleux Parc de W et du Dahomey intérieur qu'on atteint, après avoir effleuré la Haute-Volta, à Natitingou.

Je porterai mes pas, bientôt, dans ces pays. J'en parlerai alors. Mais j'en ai assez dit pour asseoir une affirmation qui me tient à cœur, à savoir que l'A.O.F. se présente comme un éventuel paradis du tourisme, et qu'elle pourrait tirer du tourisme une partie intéressante de ses ressources. Je ne suis pas, bien entendu, le premier à le trouver. Le gouverneur général actuel, M. Cornut-Gentille, et son secrétaire général, M. Yvon Bourges, ont déjà fait, dans ce sens, avec des crédits limités, un grand effort. Un Comité fédéral du Tourisme avait été créé sous le gouverneur Béchard, dès 1950. Un Syndicat d'initiative du Tourisme de T A.O.F. (S.I.T. A.O.F.), s'est ouvert à Dakar, un autre « S.I. » à Conakry, un troisième, me dit-on, à Abidjan. Sur l'A.O.F. dans son ensemble, sur Dakar, le Sénégal, le Soudan, la Guinée et toutes les régions intéressantes pour le voyageur, ont été éditées et largement distribuées des brochures fort bien faites. On a fondé à Paris, 159, boulevard Haussmann, un bureau du Tourisme de la Délégation de l'A.O.F., plus ou moins rattaché à l'A.N.T.O.M. (Association nationale du tourisme dans les territoires d'outre-mer) qui, installé 20, rue La-Boétie, fournit un précieux bulletin donnant sur l'A.O.F. comme sur le reste les renseignements pratiques les plus récents. Outre le précieux « Guid'A.O.F. », publié à Dakar, de magnifiques albums : *Tourisme en A.O.F., Tourisme en Afrique Centrale*, ont été édités par l'Encyclopédie mensuelle d'Outre-Mer. D'innombrables dépliants ont été répandus par les S.I. et les chambres de commerce. On a simplifié les formalités. On a favorisé à Bamako, à Conakry et ailleurs la construction d'hôtels de premier ordre, et, un peu partout, l'établissement, ici d'hôtels moyens, là de campements avec boy cuisinier, qui assurent l'indispensable. D'autre part, on a subventionné ou assisté des entreprises de voyages organisés. C'est ainsi que, cette année encore, pour ne parler que du Sénégal et de la Guinée, les Wagons-Lits Cook avaient prévu trois croisières aériennes au départ de Paris, routières au départ de Tambacounda vers Mali, Labé et le Fouta-Djalon, le tout pour le prix relativement avantageux de 350.000 francs ; l'Agence Havas-Exporter, d'autres encore, s'étaient dévouées dans les mêmes proportions.

Faut-il le dire ? Les amateurs, pourtant, se sont comptés, et les beautés de l'A. O. F. sont loin encore d'avoir toute la clientèle qu'elles méritent. Cela tient à plusieurs raisons, qu'il est intéressant d'examiner.

Si les transports d'Air-France sont magnifiques, si les transports maritimes, bien que lents et espacés, sont confortables, l'« infrastructure » reste insuffisante. Je parlais de la piste Tambacounda-Labé : moyen essentiel de la pénétration touristique du Sénégal vers la Guinée : le changement de cette piste, à peu près incarrossable, en véritable route, est au programme, mais la réalisation, qui est urgente, n'en apparaît que fort lointaine, et, en attendant, les « savanes » les mieux équipées capitulent. D'autre part, l'hôtellerie, telle qu'elle est, n'est susceptible que dans les capitales de recevoir une clientèle nombreuse et exigeante ; les relais secondaires, clairsemés, offrent des ressources par trop limitées. Il y aurait intérêt, sans aucun doute, à encourager les initiatives dans ce sens. Restent deux points : l'ignorance des gens et les frais qu'ils redoutent.

À l'ignorance qui, le plus souvent, est totale, on doit répondre par une publicité plus étendue, publicité notamment par affiches, mais avec des indications pratiques sur ce qu'il convient de voir ici et là, et sur les saisons, les mois les plus indiqués pour chaque région : car il n'en est pas une qui n'ait de longues périodes agréables. Il suffirait,

d'ailleurs, d'un appel au snobisme pour lancer la Noël à Mopti, les fêtes de Pâques à Dalaba, le 14-Juillet à Cotonou : pourquoi pas même le week-end à N' Gor ?

Encore conviendrait-il que la dépense ne fût pas exorbitante. Le tourisme en A. O. F. se heurte, d'une part au franc C. F. A. qui vaut deux francs et ne dépasse guère le pouvoir d'achat du « franc Métro », d'autre part aux tarifs aériens.

Pourquoi diable n'instaurerait-on pas en A. O. F. un franc touristique, par exemple, qui, en des temps de change incommode, avait si bien réussi à l'Italie ? On ne manquera pas de trouver bizarre que le régime monétaire de l'Afrique Occidentale ne profite qu'à une seule catégorie de Français : les résidents, et que les contribuables métropolitains, sur qui la colonie ne laisse pas de peser, en pâtissent quand ils y vont.

Mais il semble surtout que ce soient les compagnies d'aviation, lesquelles vous transportent, avec quel agrément, en neuf heures à Dakar, en onze heures à Conakry, etc, qui tiennent entre leurs mains l'avenir du tourisme dans nos possessions ouest-africaines. Il y aurait un intérêt prodigieux, ne serait-ce que pour apprendre aux touristes le chemin de l'A.O.F., à organiser des sortes d'avions de plaisir à prix très réduits. Est-ce à moi de représenter aux dirigeants d'Air-France qu'il faut savoir perdre un peu pour beaucoup gagner ?

Excipera-t-on de la terreur qu'inspire l'avion aux esprits rétrogrades ? Cette terreur a vraiment disparu. Le Français, par bonheur, est imitateur autant que routinier, et les moutons de Panurge, aussi bien que dans un bateau, peuvent être poussés dans une carlingue.

On ne voit pas d'ailleurs pourquoi les bateaux eux-mêmes, qui multiplient les croisières vers les terres nordiques, l'Egypte, la Syrie, les Açores, n'envisageraient pas, dans les saisons adéquates, des périples en Guinée et au Dahomey. Je reste assuré, en tout état de cause, que beaucoup de Français, hantés par le vieux rêve des Tropiques, ne demandent qu'à voir ces pays, pour peu qu'on les y porte. Je suis sûr ainsi que beaucoup, les connaissant, tiendront davantage à les conserver.

L'A.O.F. vue de l'A.O.F.

L'HUMANITÉ NOIRE
I. — L'HOMME
(*Combat*, 3 juillet 1956)

À DAKAR seulement, dans cette vaste contrée, les Européens forment des groupes citadins de quelque importance. Encore 27.000 blancs y sont-ils perdus dans le pullulement de plus de 200.000 noirs.

À Saint-Louis, ville française entre toutes, ils n'opposent que mille neuf cents sujets à une population autochtone de près de quarante mille individus.

À Conakry, ils sont 2.500 contre 35.000 ; à Bamako, disproportions plus criante, 2.500 contre 85.000, et la disproportion s'accentue chaque jour, du fait de l'afflux des indigènes vers les centres urbains.

Dans la brousse, l'élément blanc est réduit à quelques têtes de colons ou de gendarmes. C'est dire que l'Afrique Noire est bien noire. Il est des localités importantes où l'on passe des heures sans rencontrer un « toubab », les plus visibles sont les commerçants syriens et les Libanais, — mis à part, bien entendu, les Maures qui, dans l'ensemble de la Mauritanie, atteignent une moyenne de mille contre un Européen.

Encore tous ces noirs sont-ils aussi divers et plus divers que les terres qu'ils habitent. Il faut compter avec l'état de leur civilisation avant notre arrivée, avec l'ancienneté de notre pénétration. Il y a les sauvages presque intégraux, les dégrossis, les évolués

anciens, les évolués récents, les évolués en cours. Il y a aussi, à l'origine, des races entre lesquelles il existe des écarts écrasants d'intelligence et, si j'ose dire, d'adaptabilité.

Ajoutez la religion qui, fétichiste, musulmane ou chrétienne, leur a donné des mœurs très variées, — la différence des langues, d'une multiplicité incroyable (vingt-quatre dans le seul groupe sénégalo-guinéen, cinquante-trois dans la Haute-Volta) et à l'intérieur des tribus l'impitoyable cloisonnement des castes ; ajoutez encore l'inégalité du fonctionnaire, de l'employé qui touchent ce que touchent le fonctionnaire et, à peu de chose près, l'employé français, et l'artisan, le cultivateur qui, dans la médina, au village, vivent avec dix mille francs par an. Que dire du noir végétatif opposé à l'agrégé, à l'administrateur qui, dans les concours, ont passé avant bien des blancs ? de l'élève du lycée de Saint-Louis et du négrillon qui, au fond de la forêt, vit encore comme un petit cannibale ? du chirurgien qui réussit une trépanation et de l'homme-panthère qui, s'identifiant par vœu à cet animal, vous mange tout cru ? du Sénégalais qui revêt la. toge du juge et du Bassari qui porte en travers du nez un dard de porc-épic, avec autant d'anneaux qu'il a tué de bêtes ?

Un jugement général sur les indigènes d'AOF à moins qu'il ne soit extrêmement nuancé, est donc infirme à première vue. Il faut tout le préjugé des Français standardisés pour confondre un Toucouleur et un Sonrhaï, un Peul et un Malinké, un Soussou et un Lobi, un Serère et un Toma, pour voir du même œil des gens qui, finalement, n'ont de commun que le noir de la peau.

Toutes ces races, telles qu'elles sont, ne portent en elles-mêmes aucune infériorité congénitale. L'étroitesse de nos vues, l'orgueil enfantin de nos propres mœurs nous ont fait beaucoup exagérer leur première barbarie. La simplicité de leur costume n'est, outre une opportune adaptation au climat, qu'un témoignage d'innocence sinon d'esthétique dignité. Une pratique, à vrai dire choquante, qu'on met sur le compte d'une sauvagerie sans espoir, comme l'excision des femmes, est seulement le pendant physique ce ce que tend à opérer dans l'esprit de nos filles l'enseignement des morales privatives. L'achat des épouses au père de famille, la polygamie ont dans nos habitudes réelles des répliques plus cafardes et moins honorables. L'anthropophagie elle-même, qu'on a beaucoup exagérée, est liée essentiellement à des doctrines religieuses à peine plus surprenantes que telles de nos conceptions théophagiques. Quant à l'organisation sociale, elle ne fait guère qu'osciller entre une féodalité dont nous sortons à peine et un communisme où nous sommes prêts à entrer.

Reste à mettre au passif de trop nombreux nègres une incurable mollesse, une redoutable absence de scrupules, une superstition indécrottable, une déconcertante obstination dans l'inintelligence.

Leur paresse, fille ou mère, de leur douceur, confine quelquefois à l'hébètement. Ils oublient, dans une immobilité sans pensée, la fuite du temps ; ils ne mesurent pas, deux heures avant la faim, la nécessité de la nourriture. L'inaptitude de certains d'entre eux au travail est si reconnue que les travailleurs, de bonne grâce, nourrissent les fainéants. Le parasitisme tribal ou familial est chose courante. On m'a conté des histoires de fonctionnaires qui, se voyant pourvus d'appointements de trente mille francs par mois, voyaient s'installer chez eux, d'office, une vingtaine de parents, bien résolus à ne plus rien faire jusqu'à la fin de leurs jours. Des licenciés noirs refusent des postes à Dakar, à Conakry, à Bamako, par ce qu'ils auraient vite à leur table cent bouches à nourrir.

L'esprit, de triche, extrêmement répandu, se manifeste avec un éclat particulier dans les compétitions électorales. Par endroits, les votes font penser à la marche des soldats de « Faust » qui passent et repassent de la scène à la coulisse : tel électeur revient dix fois à l'urne sous dix identités différentes, quitte à répondre, quand il s'agit de payer l'impôt, son unité première. Un élève de 18 ans se présentait à je ne sais quel proviseur pour entrer en sixième ; refusé pour raisons d'âge, il revint huit jours après porteur d'un nouvel acte de naissance attestant qu'il avait douze ans. Avec des identités falsifiées, on fait, de pouponnes pu sein, des citoyennes votantes. On a vu les sceaux, les plus

officiels entre des mains noires accréditées, garantir, sans laisser recours au droit, les faux les plus criants.

« La superstition des Africains nous démonte. Des noirs évolués, exerçant des professions intellectuelles, voire libérales, portent encore des gris-gris au cou, autour des bras, soignent avec des pommades diverses contre toutes les variétés de maléfices. Même dans des villages christianisés, le sorcier reste souverain ; des histoires que colportent les gens les plus sérieux font de ses dédoublements, de son ubiquité, matière de foi. Devant les légendes les plus énormes, l'esprit noir manifeste une crédulité déconcertante ; il admet sans critique le surnaturel le plus truqué.

Il est évident que chez beaucoup, l'intellect se développe avec une lenteur décourageante. On voit des noirs, payés 10 fr. pour voter en faveur d'un candidat, mettre dans l'urne le billet avec leur bulletin. En sortant de chez le médecin, on en voit qui croient se guérir en mangeant l'ordonnance, ou avalent les tubes de médicaments sans les ouvrir. Des élèves soumis à l'instruction obligatoire resteront jusqu'à 13 ans sur les bancs de l'école maternelle ; ils auront, appris que le noir est un être supérieur, mais ne sauront pas leurs lettres. Je ne parle pas de crétinisme pathologique : on ferait des recueils d'anas avec les mots sortis des bouches les plus normales.

En revanche, presque tous les nègres sont bons, hospitaliers, charitables jusqu'au sacrifice. Tout leur défaut de scrupule ne les a pas rendus intéressés. Ils sont souvent propres, jusqu'à la manie, et leur sobriété, sauf dans les jours de réjouissances, où la bière de mil et le vin de palme arrosent des viandes copieuses, se satisfont sans murmure de boulettes de mil et d'eau pimentée. Peu belliqueux en général, mises à part quelques tribus retirées et farouches, ils sont d'une courtoisie, d'une aménité qui va jusqu'au service gratuit. C'est, assez récemment qu'ils ont appris des Arabes, et, disons-le, des Français, les vertus du « bougna » ou pourboire : encore sont-ils remarquablement solliciteurs. Chefs sans initiative, mais servants dociles.

Ils ne cultivent que depuis peu l'indiscipline et l'insolence : encore est-ce surtout le fait des demi-évolués qui se prennent déjà pour des Européens ; un peu de fermeté en vient à bout. Leur libido, pour active, connaît peu la dépravation. Ils commandent cinq femmes, mais les respectent. À peine la prostitution, rare dans les villes ou très peu voyante, est-elle assurée dans les villages par quelques répudiées. Au reste, quel que soit le nombre de leurs épouses, les noirs sont le plus souvent des maris équitables et généreux.

Leur prodigalité, qui surprend, tient du meilleur et du pire. Ont-ils reçu un salaire quelconque, c'est pour acheter à leurs compagnes des bonbons, des colifichets, pour faire à leurs parents et amis des cadeaux exorbitants. Vertu individuelle, défaut social. On voit mal en effet un gouvernement noir, comme d'aucuns voudraient l'établir, consacrer hâtivement tout le revenu des impôts de l'année à acheter au Liban cinq millions de bonbons pour les négresses.

C'est que vraiment, chez eux, le caprice, l'exigence des femmes domine tout ; la femme est la préoccupation constante, le souci des hommes noirs. Comme tous les êtres faibles, ils se font dominer par le plus faible ; facilement stupides, ils créditent volontiers l'inepte. En fait, ce monde où la femme est achetée, asservie, matée, est une tacite gynarchie.

Telle quelle, l'Africaine, outre qu'elle est partout en vue, qu'elle fait l'ornement naturel du paysage, revêt dans la vie, en fixant toutes les passions, une importance énorme. L'étranger ne l'approche guère, sinon pour le bon motif. À ma femme, qui a pu la voir de plus près que moi, je laisse tout le soin de la présenter.

L'A. O. F. vue de l'A. O. F.

LA FEMME NOIRE
par Madeleine Berry
(*Combat*, 4 juillet 1956)

NON, il n'est guère plus facile à une femme qu'à un homme de saisir le secret des noires. Obstacles majeurs : les primitives — et elles sont les plus nombreuses — parlent à peine le français et, d'ailleurs, pensent peu ; en revanche, les évoluées essaient le plus souvent d'oublier — voire de nier — les traditions originelles. Donc, d'emblée, deux catégories, et bien davantage si l'on tient compte des divisions déjà étudiées.

Un critère essentiel : celui de la religion. Les Sénégalais sont musulmans dans une écrasante proportion, les Soudanais et les Guinéens dans une proportion notable ; et l'islamisme, on le sait, d'une part maintient la femme en tutelle, d'autre part prescrit la polygamie, dont ne se privent d'ailleurs pas les « fétichistes ». Les chrétiens représentent une élite restreinte. Toutes notions qui ne doivent point quitter l'esprit quand on se penche sur la femme indigène.

*
* *

La condition des primitives reflète encore, ou peu s'en faut, l'image de la société noire la plus ancienne.

Souvent promises en mariage dès leur naissance, contre un prix d'achat généralement versé d'avance et dont le taux s'établit autour de 10.000 francs locaux, les jeunes filles sont « livrées » à partir de treize ans. Les Noirs apprécient tellement la jeunesse que des griots — dit-on — sollicitent les fiancées en faveur de candidats qui ne sont pas toujours les futurs époux. Marché noir de l'amour noir !

C'est dire le peu de place que le sentiment et le libre arbitre tiennent dans les unions. Maintenues solidement dans les traditions, les jeunes Africaines en souffrent-elles ? J'ai recueilli peu de confidences, mais dans les concessions où j'ai pénétré régnaient une douce joie et, entre les épouses, m'a-t-il semblé, une belle entente.

Le nombre de celles-ci (le plus souvent de trois) varie avec la situation de l'époux. Riche ou pauvre, il possède sa case personnelle et, selon le cas, octroie dans le « carré » familial une casé à chacune de ses femmes ou, s'il est tout à fait dénué, les colloque dans la même. Le ménage est vite fait : en guise de lit, une natte sur la terre battue ou sur une planche ; pour sièges, quand il y en a, quelques escabeaux ; quelques instruments de travail dans la paillote de l'homme ; une très rudimentaire batterie de cuisine dans celle de la femme — tout au moins dans celle qui est « de corvée », car chaque épouse prépare les repas à tour de rôle. Et le jour où elle fut cuisinière est aussi celui où, le soir venu, elle partage la couche de son seigneur.

Elle pourra dans l'intervalle danser avec cette frénésie sensuelle que déchaîne le tam-tam, car ses travaux du jour ne l'auront pas épuisée : le mil pilé dans un grand mortier, elle l'étend de ses mains sur un plateau, le mélange avec de l'huile d'arachide, et, de cette pâte molle, fabrique des boulettes qui, frites, seront mangées chaudes ou froides. Parfois le riz, le maïs, remplacent le mil. Ajoutez un peu de poisson séché, et vous connaissez le régal journalier des Noirs.

À Kankan, où j'assistai à ces préparatifs, les deux épouses qui n'étaient pas de corvée étaient accroupies dans la cour du « carré » et riaient sans cause apparente. Autour d'elles jouait tout un peuple de négrillons. Dans le dos de chacune, retenu par un pagne noué sur le ventre de sa mère, un bébé dormait.

Ces nourrissons ne paraissent guère nerveux. Que la mère pile, lave, marche, se courbe ou se redresse, bébé suit le mouvement avec un doux fatalisme. Si, par hasard, il commence à pépier, la mère balance ses hanches de gauche à droite, et, s'il insiste, elle

fait prestement glisser le pagne-berceau d'arrière en avant, amenant d'un coup le rejeton devant son biberon naturel.

Marmots à la mamelle ou lutins plus âgés, il en est peu de mal portants, sauf à Saint-Louis où les infirmités m'ont paru plus répandues qu'ailleurs, même chez les grandes personnes.

La mortalité infantile est très réduite depuis que les Africaines consentent à fréquenter les maternités. L'usage des accouchements au fond des cases de matrones avec incantations ne se perpétue guère que dans les villages de forêt. Je me suis laissé dire que naguère, dans certaines localités, les forgerons remplissaient volontiers un office tout opposé à celui des matrones. Mais la manne des allocations familiales tend à supprimer ces pratiques.

Nés dans de bonnes conditions, comment ne se développeraient-pas harmonieusement, ces enfants vaccinés par nos soins, nourris d'une façon frugale mais adaptée à leur nature et au climat, et, de surcroît, fort proprement entretenus ?. Ah ! ces scènes charmantes devant les maisons: le négrillon est planté d'une main ferme dans une grande cuvette ; pliée en deux avec sa souplesse si caractéristique, la mère savonne, brosse, rince la petite statuette noire qui, toute luisante, va ensuite se sécher au soleil...

*
* *

En dehors de leur petit ménage, que font encore nos Africaines ? À la campagne, les durs travaux des champs. Dans les villes, elles vont à la fontaine, au lavoir, au marché (soit pour y vendre, soit pour y acheter).

Spectacle courant, mais toujours ravissant, celui de fontaines auxquelles sont accrochées des grappes de noires babillantes, gesticulantes, mutines ou gentiment fâchées, depuis la gamine de dix ans à la poitrine en bouton jusqu'à la grand-mère ridée par d'innombrables maternités, en passant par la superbe créature qui arbore avec innocence sa jeune splendeur.

Spectacle plus beau encore et qui rejoint l'image biblique quand, les deux bras en anse, notre beauté pose sur sa tête le récipient plein d'eau, en assure l'équilibre par un profond mouvement du rein et de la nuque, redresse le chef et s'en va fièrement avec sa charge. Déplorons, à ce propos, que l'affreuse cuvette émaillée évince en maint endroit la calebasse du vieux temps.

Guerre rabelaisienne que celle de la calebasse et de la cuvette. Hélas ! blanche, grise, ou ornée de fleurs d'un mauvais goût très sûr, celle-ci triomphe. On la retrouve entre les gaies lavandières penchées vers l'eau du Niger, du Sénégal, du Milo, sur leurs chefs lorsque, cariatides en marche, elles rapportent la lessive.

Et c'est toujours cuvette en tête qu'au milieu des marchés s'exaspèrent l'animation et la couleur, les acheteuses se courbent vers les marchandes accroupies devant des lots minuscules de fruits, de condiments, de crevettes ; après quoi elles s'en vont fièrement, parfois avec deux mangues et trois tomates sur le crâne, parfois avec une véritable tour alimentaire faite de cuvettes superposées. Ces travaux accomplis, notre noire laisse les hommes tisser, tailler les tissus au fond des échoppes, piquer à la machine et broder au bord du trottoir, ou bien servir des « boys » aux Européens. Que, par hasard, une « fatou » s'engage, elle désole ses maîtres par sa naïveté : entre dix anecdotes, je citerai celle d'une blanche qui, ayant acheté au marché de Dakar une tête de veau, fut toute surprise de voir sa fatou s'élancer vers la salle de bains, en ramener elle brosse à dents et pâte... pour frotter consciencieusement les crocs de l'animal!

C'est donc le mari — homme couvert de femmes, s'il en est — qui fournit aux dépenses. L'épouse enferme les billets dans un petit mouchoir et s'en va chez « les Syriens ». Si le prix de l'objet convoité dépasse sa petite fortune, elle interpelle le

premier venu, et il n'est pas rare que, sans hésitation. sans formalités, sans espoir de remboursement, celui-ci lui passe la somme manquante.

Parfois le Syrien fait crédit, mais l'époux est alors endetté pour longtemps, car chacune des autres épouses va lui réclamer une robe identique — sans compter certaines griottes, louangeuses professionnelles, qui vivent en parasites auprès des jeunes femmes.

Que ces robes soient simples ou de grand prix, leurs propriétaires n'en prennent guère soin : au soir d'une cérémonie, surtout si le démoniaque tam-tam les a mises hors d'elles-mêmes. elles jetteront leur vêtement sur le sol terreux de la case et le piétineront. sans souci du lendemain.

Elles en rachèteront un autre, dix autres. Les tissus aux impressions multicolores viennent le plus souvent d'Europe. Cependant dessins et couleurs s'adaptent merveilleusement la lumière d'Afrique. Les « façons » vont du plus simple au plus raffiné. En brousse, la femme s'enveloppe les reins d'un simple pagne, ou bien le plaque en manière de jupe, un second pagne jouant alors le rôle de châle, à moins qu'elles ne se montrent nues jusqu'à la ceinture.

À Dakar, à Bamako, beaucoцp superposent les « boubous », sorte d'immenses chemises qui laissent une très large ouverture pour la tête, une autre pour les bras. D'un geste familier et coquet, la femme dénude une épaule, quand ce n'est pas un sein, ramasse l'ampleur du tissus sur l'autre épaule et obtient ainsi des effets de drapé à l'antique, effets d'autant lus riches que les boubous superposés sont de couleurs différentes, celui du dessus étant souvent transparent.

En Guinée, la coupe se perfectionne et l'on arrive. à de véritables robes qui évoquent un XVIIIe siècle colonial : corsage ajusté avec décolleté carré ou ovale très profond, mancherons à volants et, sur une jupe longue et étroite, panier très bouffant.

Quant aux coiffures... un chapitre entier ne suffirait pas à les décrire. Tantôt les cheveux sont tressés en innombrables « cadenettes » qui piquent vers le ciel, tantôt ils sont entrelacés de crins et ramenés en grandes cornes sur les joues ; ailleurs elles y suspendent des médailles, des pièces, des bijoux d'or ou d'argent ou toute une bimbeloterie de céramique qui tombe sur le front ; dans certaines parties du Fouta, elles dressent leur crêpelure en un immense cimier. Mais les cheveux ne s'aperçoivent que par éclairs : le madras est de rigueur. Là encore, quelle fantaisie : fait d'une cotonnade bariolée, ou de velours pailleté, ou de tulle à pastilles, la coquette le plie en triangle, en redouble le bord, le jette sur sa tête, le noue par derrière… et recommence dix minutes plus tard, car elle s'est agitée, ou bien aplatie sur le sol, en pleine rue, pour une prière et le madras lui est tombé sur le nez. Mais, noué « à l'esclave » ou hérissé en haut turban, il ne contribue pas peu à la beauté du costume, et, disons-le, à la beauté de la négresse : au reste, la nature l'a gâtée pour les lignes du corps, son attitude est généralement noble, voire hiératique, elle a de beaux yeux à l'expression douce fût-elle un peu animale, et ce n'est pas sans une profonde conscience de leur prix qu'elle nettoie constamment avec un bâtonnet de buis ses dents splendides.

Cette primitive qui s'en va, pieds nus, enfant dans le dos, cuvette pleine sur tête vide par les rues de Conakry ou de Bamako, j'essaierai de vous la montrer, demain, s'en allant vers la civilisation.

L'A.O.F. vue de l'A.O.F.

La femme noire (II)
par Madeleine Berry
(*Combat*, 5 juillet 1956)

DANS cet inoubliable « autorail » qui, à travers des paysages hantés eux-mêmes par une population plus qu'à demi-nue, joint en dix heures Kankan à Conakry, un beau jeune Malinké embrassait et rembrassait une jolie fille de la même race, en robe de soie à panier ; il devait descendre avant elle ; dans la perspective de l'adieu, elle pleurait à larmes brûlantes.

Longtemps, son Paul quitté, la Virginie agita par la portière son madras de velours blanc. Une quadragénaire mafflue, qui allait à Conakry accoucher d'un neuvième enfant, avait peine à la consoler. À la station suivante monta un loustic Peul, assez mal vêtu pour le peu qui l'habillait, dont le premier soin fut d'entre prendre la belle sanglotante. Quelques minutes après, enveloppée par des bras solides, elle riait aux éclats. Les cuillers des nouveaux amoureux, sans susciter aucun commentaire désobligeant, se croisèrent bientôt au milieu de la joie générale dans la marmite qu'ouvrit pour tout le monde un munificent voyageur.

Si je conte cette anecdote, en soi futile, et, en Guinée, particulièrement banale, c'est qu'elle illustre bien une disposition assez ordinaire chez la femme de couleur : souverainement versatile, sautant, avec une agilité inouïe, d'une humeur, d'un caractère à l'autre.

De ces passages fantasques j'allais, en ville, avoir un autre exemple. Devant le champ, encore libre, d'un bal en plein air bal amorcé par l'installation de quelques musiciens, une rangée de matrones rigides, posées, sourcilleuses. Les propos, sans doute libres, d'un galant qui passait lui valurent de copieuses injures. Au premier appel du tam-tam, elles s'élancent dans la lice ; danseuses solitaires elles tournoient, tourbillonnent, trépignent ; de plus en plus frénétiques sur un charivari de plus en plus endiablé et de plus en plus nues dans une ferveur plus vénusiaque, elles ébauchent un mime abominablement provocant.

Femme, à vrai dire, moins futile que souple, moins changeante que multiple. Le don d'elle-même n'est qu'une des formes de son indéfectible gentillesse. Adultère, il se peut : un mouchoir suspendu au-dessus du « lit » est susceptible d'indiquer au visiteur de la paillote un préalable accord, et l'on parle volontiers de rampements nocturnes entre les cases. Mais le dévouement conjugal reste à toute épreuve. J'ai souvenir d'avoir rencontré sur le bateau, au retour des îles de Loos, une coquette jeune femme dont le mari avait reçu en plein crâne une noix de coco. Elle soignait l'assommé, soutenait la tête bandée avec une sollicitude attendrissante. Plusieurs jours de suite je la trouvai assise devant l'hôpital, pauvre chienne fidèle, en attendant que le malade sortît.

L'intelligence, en revanche, n'est pas leur fort, au dire même de ces mâles qui ne cherchent qu'à les maintenir dans un profitable abêtissement. Témoin cette déclaration d'un lettré indigène qui, chez un notable ouolof, faisait devant moi le procès de l'Africaine qui va en classe : « La femme musulmane qui s'instruit, elle se « pousse » très fort, tu sais, et alors elle ne veut plus de la polygamie ; mauvais cela, pour la religion et pour les hommes, très mauvais ».

Cela n'empêche point, par bonheur, nos écoles de s'emplir. Il est même des filles qui s'élèvent jusqu'à l'École normale de Rufisque. Je ne crus pouvoir mieux faire, pour suivre la noire dans son ascension, que d'aller interroger la très compétente directrice blanche de cet établissement.

Eh bien ! que notre lettré musulman se rassure : l'instruction féminine n'est pas encore bien dangereuse !

En dépit de bourses généreusement distribuées, les étudiantes, m'a-t-il été dit, sont rares, tant dans les Universités métropolitaines que dans celles de Dakar ; plus rares encore celles qui parviennent jusqu'à la licence. Faut-il le déplorer quand on voit qu'à la Faculté, ces boursières se détachent, ou bien de la France, ou bien de leur race ? En ville, les écolières pullulent, fort amusantes avec leurs rubans, leurs sarraus, leurs cartables. Mais elles passent très tard le certificat d'études et ne parviennent guère au stade de la sixième avant seize ans. C'est assez dire l'écart que présentent leur âge

mental et leur âge physique. On devine les problèmes les incidents qui en découlent Mais quoi ! on est quitte pour aller apprendre les déclinaisons avec son bébé dans le dos, à moins qu'on n'opère un retour, souvent définitif, dans la famille.

Celle-ci voit sans plaisir évoluer l'indépendance des filles promises au mariage, dès leurs premiers pas, contre une dot dépensée depuis longtemps. D'où une pression terrible exercée sur les rebelles : marquées par des siècles de mollesse et d'asservissement, elles se lais sent très souvent reprendre du premier coup par la puissante tradition ; d'autres résistent à l'envoûtement de la tribu, puis finissent pas succomber. « Que de fois », me dit d'un ton désabusé, la directrice de l'École normale, « ai-je vu partir en juin des filles bien résolues à refuser un rustre qui leur répugnait, et revenir pleurer sur mon épaule en octobre : « Mademoiselle, il n y a rien eu à faire, tout est consommé ! ».

Peut-être, un jour, quand plusieurs générations auront passé, le choses changeront-elles. Pour l'instant, les éducatrices de l'Ecole, pour en revenir à elles, essuient bien des déboires.

À peine, au « Cours normal » rattaché, amène-t-on quelques-unes des 70 élèves jusqu'au niveau du brevet élémentaire. À l'école elle-même, qui fonctionne à l'échelon fédéral, on forme chaque année une quinzaine d'institutrices (les promotions d'entrée sont de trente élèves environ). Pourquoi tant de ces jeunes filles reviennent-elles si volontiers à la case de terre battue ; pourquoi d'autres, péniblement devenues institutrices, abdiquent-elles, bien avant d'avoir rempli leur engagement décennal et sans jamais verser l'indemnité prévue, la chaire enviée ?

Elles sont puissantes ces forces ancestrale qui ramènent la femme à l'asservissement — lequel, il est vrai, l'allège à peu près de tout travail, et la débarrasse de toute responsabilité. Qui livrera l'âme noire à l'âme blanche ?

Je crus avoir une bonne occasion de la saisir quand, à peu de jours de là, je dînai à K..., chez une patricienne de couleur. Femme du monde jusqu'au bout des ongles (discrètement laqués), les cheveux décrépés, passée au henné et coiffée « en cascade ». vêtue d'une robe du grand faiseur, Mme X... nous fit servir, par des boys en gants blancs, un menu où ne manquèrent ni la sole normande ni la pièce de bœuf entourée d'une jardinière. Après que nous eûmes déploré, comme il convenait, que la neige eût gâté le Carnaval de Nice, et rendu un hommage suffisant à Cocteau et à Sartre, j'orientai la conversation sur ce sujet de la femme noire qui m'occupait, et laissai voir que je croyais mon hôtesse fondée à m'en dire sa pensée. Elle resta la fourchette en l'air et tourna ses beaux yeux tout écarquillés vers son mari, lui même magistrat du plus somptueux ébène. M. X... parut tout aussi abasourdi que sa femme. Pour chasser l'ange noir qui passait, il nous offrit à chacune une cigarette anglaise, puis me dit non sans quelque condescendance, que je poursuivais un fantôme. Les femmes noires, le teint à part, qui les faisait renchérir légèrement sur le brun de nos Méridionales, étaient de tout point semblables aux blanches. L'excision ? Invention de romancier morbide. Le mariage à douze ans, la dot versée d'avance aux parents, les griotes parasites, les pratiques fétichistes survivant à toutes les conversions ? Mœurs d'un autre âge. Alors, non, il ne voyait pas de quoi je voulais parler. Sous les boubous et les turbans, il ne voyait dans la bourgeoisie de sa ville que des Parisiennes un peu éloignées du centre. Cependant, Mme X..., fumant nerveusement, s'était levée et, un peu inquiète, allait demander à sa glace ce qui pouvait bien la distinguer des dames du Faubourg Saint-Germain.

Confuse de ma gaffe, je me tenais heureuse néanmoins d'avoir mis la main sur cette vérité : que la femme noire, telle qu'elle nous apparaît sous des espèces raffinées, européenne, a cessé d'être une femme noire. Elle a renié sa négritude. C'est désormais tout au plus, une Française teintée, enviant aux autres leur fluette et pâle joliesse. La négresse d'élite, ainsi considérée, apporte un fâcheux argument à ces négrophobes selon qui l'Africaine ne serait civilisable que par radicale transformation. Combien

aimerais-je mieux la voir se développer dans son propre sens ! J'aime beaucoup, bien sûr, ces « négresses » chic en tailleur, qui sous le chapeau des dames de Condom ou d'Épinal font entre le dixième et le cinquième degré, figure de super-provinciales. Je préfère la femme du chef que, une Babel d'étoffe sur la tête avec le boubou assorti, des torrents d'ivoire sur sa gorge de jais et le fond ombragé de pièces d'or, s'avance toute droite, demi-nue, d'un pas superbe prodiguant la manne de ses sourires. C'est de celle-là je crois, pourvu qu'on l'arrache à certaines de ses servitudes, que doit sortir, à la faveur d'une culture vraiment africaine, la maîtresse femme noire de demain. Il y a lieu de dire d'elle ce que plus haut on disait des hommes. Arriérée certes, de par la condition surtout où elle s'est trouvée réduite, et souvent plus loin même du nègre, que jamais la blanche ne fut du blanc, elle ne souffre, elle non plus, d'aucune infériorité naturelle. Simplement, elle a plus de chemin à faire, et plus d'efforts aussi pour ne pas être entièrement faussée.

L'A. O. F. vue de l'A. O. F.

De la Côte-d'Ivoire au Bénin et au Niger
Invitation au voyage
— Man et la forêt vierge —
par André et Madeleine Berry
(*Combat*, 26 juin 1957)

AU voyageur de bonne constitution, disposant de six semaines à deux mois de loisirs, d'un budget quotidien de quatre mille à cinq mille francs métropolitains et d'une robuste 2 C.V., l'immense AOF offre l'itinéraire suivant, sur une ligne commode où l'intérêt, toujours changeant, ne s'affaiblit jamais. De Dakar, après avoir vu Gorée, Kayes et surtout Saint-Louis, on se dirige rapidement vers Tambacounda, d'où l'on s'élance, à travers le parc de Niokolo-Koba et le pays Bas-Sari, vers le Fouta-Djalon. De Labé, où l'on touche ce massif, on gagne — pour faire un saut à Conakry — Mamou, et par Diabola, Kissidougou et N'Zérékoré, de là, Man, Daloa, et Abidjan.

Abidjan visité avec Grand-Bassam et Bingerville, on rejoint par Abengourou, à travers la Gold-Coast, Lomé, capitale du Togo, et de Lomé, en suivant la côte des cocotiers, les capitales du Dahomey : Cotonou et Porto-Novo. Une visite rendue à la ville lacustre de Ganvié, c'est la route classique de Cotonou à Abomey, métropole royale, à Natitingou, centre des hommes nus, et aux grands relais de chasse : Porga, Arlv et Diapaga, clef de Niamey. De'Niamey, en remontant le Niger on attrape Gao, et, suivant plus ou moins le fleuve, par Tombouctou, Goundam, Mopti, Bandiagara, Djenné et Ségou, on vient en gloire finir à Bamako, où l'on prend au besoin l'avion pour Paris, le train, muni de wagons-lits pour Dakar.

Nous avons, l'an dernier, précédé le lecteur dans la première étape de ce périple : Sénégal et Guinée. Réservant pour un autre voyage la boucle du Niger, c'est à travers la Côte d'Ivoire, le Togo et le Dahomey que, cette année, nous lui servirons d'éclaireurs jusqu'à Niamey : traitant, chemin faisant, des curiosités touristiques, artistiques et ethnographiques, des questions religieuses et sociales, enfin de la situation économique et politique.

À ceux qui seraient tentés de nous suivre sur ces chemins parfois laborieux, rappelons que dans toute l'AOF, décembre et janvier sont les mois rêvés, que Dakar est frais cinq mois de l'année, qu'un peu partout, la température est clémente de novembre à mars, que seule la saison des pluies au delà de mai, risque d'interdire certaines routes, mais qu'août, sur la côte du Bénin, demeure un moment favorable.

Dans cette région, d'ailleurs, l'harmattan seul amène une vraie fraîcheur. Sur tout l'itinéraire ci-dessus indiqué, le relais somptueux à Dakar, Conakry, Abidjan et Bamako est possible, voire agréable, à la faveur de petits hôtels ou de campements avec boys cuisiniers.

Dans les cas difficiles, l'administration française ou indigène, l'une presque toujours, l'autre indéfectiblement accueillante, sont d'un précieux secours. La fièvre jaune, contre laquelle on vous vaccine au départ, est quasi un mythe ; la quinine quotidienne, contre les éventuelles atteintes du paludisme, est un préventif pratique et sûr. Les amibes s'en prennent peu aux buveurs de vin. Les serpents-minute, les mouches tsé-tsé, les vers de Guinée qui se nichent dans votre système lymphatique et qu'on doit, quand ils montrent le nez en un point quelconque de votre corps, enrouler sur des bobines, relèvent des histoires de brousse, souvent quelque peu marseillaises et de l'anecdote militaire. Quant aux lions, panthères, serpents, gros singes et autres bêtes sauvages, si vous avez le bonheur d'en voir, c'est avec peu de chances de les retenir. Le cannibalisme assez tenace au-dessous du dixième degré de latitude, mais fort occulte et difficilement détectable, épargne les blancs tout aussi religieusement qu'il consomme les noirs.

Ajoutons, pour l'information de ceux qui aiment les voyages organisés, que diverses compagnies en agencent, sur les trois circuits principaux : Dakar-Mamou-Conakry, Niamey-Cotonou, Bamako-Niamey, de très commodes. Les prix, qui dépassent trop souvent les trois cent mille francs, seront plus abordables quand les compagnies d'aviation auront pris conscience de leurs propres intérêts, et qu'on aura établi, pour compenser le scandaleux déséquilibre entre le franc métropolitain et le franc C.F.A., une monnaie touristique.

Au sud de Kissidougou, en abordant les hauteurs d'où sort le Niger, on met le pied dans les terres proprement sauvages. C'est alors qu'on entend parler des hommes-panthères qui, ayant pour se rendre immortels, adopté les façons du félin majeur, rôdent le soir autour des villages, sautent sur le bûcheron solitaire, sur la ramasseuse écartée, lui enfoncent dans la gorge les griffes de fer adaptées à leurs mains, lui sucent le sang, et, appelant tous ceux de leur confrérie, vont déguster la viande de la victime, au clair de la lune, dans une clairière. On commence à vous entretenir, sur les marches de la Guinée et de la Côte-d'Ivoire, des sacrifices humains toujours en vigueur, et trop couverts par la loi noire pour tomber sous la blanche, sacrifices toujours propitiatoires auxquels président ces curés païens, les féticheurs :

O combien d'Isaac, combien d'Iphigénies
Ont été de la sorte offerts aux noirs génies !

Ce sont, en effet, de jeunes garçons, des filles à peine nubiles qui font le plus souvent, d'ailleurs de la meilleure grâce, les frais de ces cérémonies. Il y a aussi l'éphèbe qui accepte le sacerdoce de danseur sacré, à charge pour lui de recevoir au cœur, après cinq ans d'exercice, la flèche fatale. Et dans toutes les bouches, si j'ose dire, est encore le sénateur noir qui fut mangé récemment entre Guiglo et Tabou, sans qu'on ait jamais su à quelle sauce, et si ses dégustateurs voulaient s'assimiler son génie politique ou ses vertus électorales.

C'est en écoutant ces histoires, racontées par votre chauffeur peul, et plus ou moins confirmées par les gendarmes, que vous contournez le mont Nimba, lequel, avec ses 1.752 mètres, fait figure, au milieu des premières forêts, d'un Sinaï : annonciateur, tant soit peu pelé, de la terre promise éburnéenne. Man, localité des plus charmantes, dans un cercle de montagnes bizarres et terribles, à l'ombre de l'anthropophagique Dent de Man, occupe le centre d'un pays boisé, rafraîchi par les chutes et les marigots, relevé par de belles collines, couvert d'herbes à éléphants et proprement élyséen, où l'on ne saurait assez prolonger son séjour.

Dans ce cercle bienheureux, petite Suisse de la plate Côte-d'Ivoire, foisonnent, tant sur la route de Danané que sur celle de Touba ou de Duekoué, fameux par son pont de lianes, les sites du plus exquis enchantement tropical. Nulle part vous n'aurez plus de chances de rencontrer bêtes à trompe et à griffes, sans parler de l'homme-panthère déjà nommé qui, d'aventure, vous fera un salut respectueux, ni de ces filles noires qui se font et font à leurs enfants un masque d'amidon épouvantable. Man est, d'autre part, une des clés de cette forêt sub-équatoriale dont l'Extrême-Sud guinéen vous donnait déjà un avant-goût, forêt particulièrement saisissante — et saisissable — quand elle est relevée par le relief.

Nulle part, peut-être, mieux que sur ces frontières intimidantes du Liberia, vous ne mesurerez l'impénétrabilité, quand vous êtes bien en face d'elle, de la forêt primaire. Impénétrabilité non due à la presse des « géants » qui, du fait de l'envergure énorme de leurs branches, sont bien obligés de laisser entre leurs troncs colossaux quelque distance, mais a la compacité du taillis où les herbes démesurées, les fougères arborescentes et autres, les lianes pendantes et rampantes, et de menus arbustes déjà plus hauts que nos chênes font un écran à travers lequel le bras même semblerait ne pouvoir s'étendre.

Forêt où le terreau manque sous le pied, où grouillent, à côté de papillons lumineux, groupés en essaims obscurcissants, des moustiques, des fourmis, des mouches à l'échelle de la végétation, forêts où les pachydermes passent au loin dans un prodigieux craquement de branches, où une troupe de chimpanzés, se donnant la main dans des sauts périlleux de cirque Pinder, font au-dessus de vous, sur la piste, de peu rassurants arcs-en-ciel. Forêt pleine de crissements, de grognements, de sifflements, de roulades elles-mêmes multicolores, dirait-on, d'oiseaux aux mille couleurs ; forêt vrombissante, barrissante, miaulante, hululante, tonitruante ; forêt pleine d'une nuit qu'on n'éclaircit qu'à la. hache et de nuages qu'on ne dissipe qu'à la pompe à DDT ; au demeurant sans danger pour vous, comme sans accès.

Voilà ce que vous offre, au delà du jardin édénique dont Man marque le milieu, la farouche région que baignent le Nzo et la Sassandra aux grands rapides. Si, d'autre part, à Man même, vous avez eu la chance d'apercevoir le gracieux commandant du cercle et son savant adjoint, ils vous auront dit l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur l'animisme ; vous aurez reçu d'eux, par-dessus les ragots de brousse, les solides lumières sans lesquelles un voyage en Afrique fétichiste est un voyage d'aveugle.

L'A. O. F. vue de l'A. O. F.

L'animisme apparaît à son origine comme une religion monothéiste

(*Combat*, 28 juin 1957)

De nos envoyés spéciaux André et Madeleine Berry

EN vigueur dans une certaine partie du Soudan et du Niger, une grande partie de la Guinée, de la Haute-Volta, et la quasi totalité de la Côte-d'Ivoire, du Togo et du Dahomey, la religion qu'on appelle animisme ou fétichisme mérite également ces deux noms. D'une part, il semble qu'elle reconnaisse comme valeur suprême une sorte d'*anima*, mot dont le terme dogon *niama*, par une curieuse rencontre, se trouve être l'anagramme : force vitale qui siège dans le sang de l'homme, et que la religion a pour rôle de maintenir et de transmettre chez les vivants, d'entretenir chez les morts.

D'autre part, le culte s'adresse bien, directement, à des fétiches, représentants matériels des puissances supérieures..

Mais le fétichisme n'est, en somme, qu'au service de cet animisme, que plus volontiers finalement, à la faveur d'une métathèse légitime, on nommerait *niamisme*. Il n'y aurait, d'ailleurs, rien à comprendre ni à l'un ni à l'autre, si l'on ne savait que le paganisme africain tend à reconnaître deux âmes : la force vitale ci-dessus désignée (*niama*) des Dogon, des Toura, des Mandingue ; *Kélé* des Lobi, *adoubbey* des Keroumba, Zili des Mossi), énergie, dit Marcel Griaule, inconsciente et impersonnelle, et — dominant la force vitale — l'âme au sens que nous donnons au mot : « partie transcendante, volonté, jugement de l'être ». Après la mort physique, cette âme supérieure éliminée du monde terrestre, continue sa vie propre. La force vitale « élément communicable et réemployable », au demeurant plus matériel, reste en circulation dans le monde humain. C'est elle qui intéresse essentiellement les survivants et le culte.

Il est également à noter, comme notions nécessaires à l'intelligence de l'animisme :

— Que l'homme et l'animal sont placés sur un plan d'égalité, le supérieur étant éventuellement l'animal.

— Que les. âmes (*niama*) des ancêtres sont placées sur le plan divin.

— Enfin que les puissances supérieures du bien et du mal se confrontent et heurtent perpétuellement.

*
* *

À travers la variété des cosmogonies, la dispersion des croyances, l'éparpillement des cultes, les altérations et dégradations locales, et, chez les peuples les plus arriérés, une chute dans les superstitions qui, perdant de vue l'essence, ne s'adressent plus qu'aux représentations inférieures et formelles de la divinité, l'animisme apparaît à son origine comme une religion monothéiste, reconnaissant un Créateur primaire, unique, omniscient et tout-puissant de l'univers.

Si relégué qu'il puisse être parfois derrière la multitude de ses représentants, ce. Dieu apparaît encore à l'état pur dans les confessions les plus relevées. Son incommensurable éloignement ne lui retire rien de sa formidable présence ; à lui remontent toutes les puissances qui ont dérivé de lui, et au fait ne sont peut-être que ses attributs primitifs séparément déifiés. Ceci dit, le paganisme africain, tel que l'ont fait l'émiettement de quelque paroisse primitive et une progressive décadence, se présente schématiquement comme une religion à cinq étages.

Au sommet, le Dieu dont nous parlions, affublé, à travers le monde noir, de noms des plus divers, mais à qui l'on peut donner conventionnellement l'un des plus répandus, celui de MAHOU (*Amma* des Dogons, *Faro* des Bambara, *Nyamé* des Aschanti, *Olorou* des Yorouba, *Adoudoua* des Baoulé, etc.), qui, détenteur du pouvoir initial, commande à la création tout entière.

*
* *

Cette puissance suprême, inaccessible, inconcevable, perdue dans le Cosmos, a délégué sur la terre des puissances secondaires, qu'on nommerait mieux messagères, dotant notre monde d'une sorte d'administration céleste, exercée, au second degré de la hiérarchie, par un certain nombre de grands proconsuls, diversement connus, figurés et honorés, variant avec les races, les tribus. Les Fon du Dahomey, terre d'élection de ces divinités secondaires, honorent, par exemple :

— LISSA, génie-soleil, volontiers représenté par un caméléon, qui s'est accouplé, pour engendrer l'homme, avec Mahou-Lune.

— SAKAPTA, dieu de la terre, fléau des hommes, personnifié par la variole, et représenté par un chasse-mouches tacheté.

— HEBIOSSO, la foudre, représenté par une double-hache.

— DAN ou l'Arc-en-ciel, le mobile dieu du vent, représenté par un boa portant en guise de cornes deux plumes de perroquet.

— NANAN BLOUKOU, la Mer, souche et berceau des divinités secondaires.

— YENON, dieu de la forêt.

— Enfin, l'un des plus présents, LEGBA, l'esprit malicieux : intelligence et ruse, force et virilité. Il apparaît sous les espèces matérielles d'un monstre grimaçant aux vastes génitoires ; souvent il est réduit à un simple priape.

Plus ou moins issus de ces dieux secondaires, et leurs égaux, les dieux de la sorcellerie, parmi lesquels FA, sorte d'Hermès servant de commissionnaire entre Dieu et les agents du culte, occupé le premier rang.

Sakapta, Hébiosso, etc., se retrouvent plus ou moins dans le Sud-Togo ; chez les Baoulé de la Côte-d'Ivoire, on rencontre, immédiatement derrière la divinité supérieure (pour eux Adoudoua), ANANGAMA et GOU, auxiliaires du souffle créateur, NYAME et ASSYE, composants du couple divin qui a engendré l'humanité ; un peu au-dessous, des entités comme le Kata-Ndyé, Zamblé, Frété, — Aboya, personnifié, comme le Sakapta dahoméen, par le chasse-mouches, Mbotoum-bo, génie cynocéphale, GBOKRO-KOFI, personnification de l'hyène. On multiplierait à l'infini, en prenant toutes les tribus noires, ces esprits-dieux qui, avec des appellations, des attributions variées, appartiennent au panthéon composite des divinités secondaires : suffit d'une façon générale d'être renseigné sur leur rôle, diversement partagé selon les lieux, de délégués célestes.

Parallèlement aux divinités secondaires, souvent à leur égal, parfois même de préférence à elles-mêmes, sont révérés les Ancêtres, présents dans leur *niama*, objets d'un culte qui peut être à l'échelle du royaume, de la tribu, ou même de la famille.

Les fétiches, pour en venir à eux, sont les intermédiaires entre les divinités secondes ou les ancêtres divinisés et l'homme, prêtre ou fidèle. Ce ne sont pas de simples images, de simples symboles, mais des objets investis d'un pouvoir effectif, analogue à celui des dieux même qu'ils représentent.

Ils sont chargés d'un fluide, bénéfique ou maléfique, efficace ; leur vertu se doit à un esprit fixé en eux par ceux qui les fabriquent ou les consacrent. Fétiches peuvent être une statue, un objet quelconque de terre ou de bois façonné, un végétal, une source, une eau courante, un feu entretenu, un reptile ou un fauve, ces derniers pl.us proches encore de la divinité. Le fétiche portatif est placé ordinairement-dans un sanctuaire. Un grand prêtre, un prêtre, à défaut le patriarche d'une famille, petit être affecté à tout fétiche. La confection. l'institution et le culte du fétiche sont l'affaire du féticheur investi, par l'initiation, d'un authentique pouvoir divin, effectivement versé en médecine, en thaumaturgie ou y suppléant par l'artifice. Le féticheur, voué en principe au bien, est en général à distinguer du sorcier, servant du mal. Tout le culte, exercé sous une menace permanente, a pour but de se concilier les bonnes puissances, de détourner ou de déjouer les mauvaises. Un des actes essentiels du culte est avec l'offrande, le sacrifice, sacrifice d'un poulet, d'un cabri, et aussi, le cas échéant, d'un être humain. Animale ou humaine, on égorge la victime, on répand son sang sur le fétiche, et on consomme, rituellement, sa chair grillée. Les funérailles qui, avec les cérémonies qui en procèdent, durent parfois des mois, occupent également dans la vie religieuse une place extraordinaire. Les rites, eux aussi variés et innombrables, ne diffèrent que peu quant à leurs fins.

Le féticheur, placé à l'étage inférieur de la hiérarchie religieuse, est en réalité le personnage principal : il façonne ou élit les représentations de la divinité, et enferme en elles la force vitale ; il les satisfait ou les combat selon les recettes héritées de ses prédécesseurs et son pouvoir personnel. Montrer ce pouvoir et le garder est pour lui le

principal ; il ne néglige rien pour l'affermir et le défendre, ni le stratagème, ni le poison sournoisement administré au sceptique. Formé par des confréries très puissantes, soutenu par ses pairs, soutenu aussi par des féticheuses qui, instruites elles aussi dans des couvents spéciaux, sont ses créatures, il dispose, jusqu'à preuve de son impuissance, d'une autorité discrétionnelle sur le fidèle qui n'a pour lot que la peur et l'obéissance.

L'A. O. F. vue de l'A. O. F.

ANIMISME ET ART NOIR
(*Combat*, 29 juin 1957)

De nos envoyés spéciaux André et Madeleine Berry

J'AI défini, autant que faire se peut, l'animisme. Insisterai-je sur la poésie d'une religion qui, remplissant toute la vie, peuple de ses dieux la nature entière confère aux objets, aux plantes, aux animaux le caractère sacré, fait vivre les morts au milieu des vivants ?

Partout la divinité est présente fétiche est partout.

Dans le moindre village du Sud-Dahomey, par exemple, trône, bien en évidence, à l'orée de l'agglomération le priapique Legba plus ou moins répété dans tous les groupes de cases ; le temple d'un dieu, le sanctuaire d'un ou dix fétiches, la maison, plus ou moins décorée, du féticheur sont des points essentiels. Que dire des petites Romes où le culte trouve des sortes de papes ?

Dans tous les actes de l'existence initiation, fiançailles, mariage, contrats divers, funérailles, la religion domine ; elle commande à toute la morale ; elle préside aux pactes du sang, accords terribles où un certain nombre d'associés ouvrant leurs veines, mélangent leurs sangs, en un breuvage qu'ils boiront de concert, à certaines dragues ; elle décide des jours fastes et néfastes, calendrier sur lequel se règlent toutes les activités ; elle couvre et justifie les nombreuses sociétés secrètes, elle ouvre et referme sur leurs captures les couvents redoutables où une vierge, sous l'effet de potions spéciales, est vouée au service ou à l'hyménée du fétiche ; elle décide arbitrairement de la conservation ou de la disparition de quiconque ; elle anime la musique, les danses, les jeux, l'amour : c'est un pouvoir à côté duquel la loi chrétienne apparaît comme une timide indication.

*
* *

On a fait bon marché de cette religion, incroyablement sous-estimée. On l'a crue minée par le christianisme, par l'islamisme. En fait, on ne trouve guère en Afrique noire d'islamisme pur, mais un islamo-fétichisme plus ou moins contrôlé par les sorciers, encombré de grigris et de talismans ; le catholicisme est vite une bigoterie qui ne chasse pas du cœur fétichiste les convictions ancestrales, et offre dans le corps du Christ une compensation tout juste sublimée, de celui du grand-père : c'est ainsi qu'une universitaire baptisée, pour avoir participé à la manducation de son aïeule, a pu encourir, il y a quelques années, les sanctions du Conseil de discipline. Que dire d'un protestantisme qui, encore plus abstrait, cherche dans des superstitions annexes tous les dédommagements ? L'islamisme piétine ; il est rongé même dans ses acquisitions ; pour une recrue que fait un marabout lui-même superstitieux, dix fidèles sont regrignotés par les féticheurs ; avec les féticheurs le missionnaire compose. Quelle illusion se faire, le jour où les majorités fétichistes resteraient maîtresses de la place ? Devant Mahomet ni Jésus, l'animisme réfléchi ne se voit aucune raison de capituler ; il connaît sa grandeur,

sa profondeur, sa puissance, il sait qu'il est la plus vieille religion du monde et la plus vénérable — la religion naturelle.

De l'instant où les colporteurs de la Croix et du Croissant seraient amenés à reculer, il reprendrait tous ses droits, et, à la faveur d'un prosélytisme soutenu par la politique, regagnerait le terrain perdu. Ayons le courage de le considérer : attaché aux entrailles du noir, en harmonie avec sa nature, adapté à sa condition de vie, le fétichisme est une religion moins régressive qu'en instance d'expansion, dont un féticheur de génie, relevant le drapeau, pourrait vite devenir le suprême pontife. On a peine à imaginer un monde « africain » libre sans sa victoire : heureux alors si les minorités religieuses n'étaient pas chassés ou immolées. Entre les pressions qu'il subit de la part des chrétiens et de la part des mahométans, l'animisme demeure d'une élasticité redoutable; l'apostat d'hier aurait tôt fait d'être l'impie saigné et dévoré : si grand demeure par tout le pouvoir occulte et public des agents du culte. Du moins les diverses confessions se heurteraient-elles dans une guerre inexpiable ; la prétendue communauté noire, si elle ne se scellait pas dans le sein de Mahou, se disloquerait.

Des Français, plus ou moins chrétiens, qui sont prêts à abandonner nos possessions africaines, des Arabes qui se voient déjà les maîtres du monde nègre, on ne saurait assez appeler les regards sur ces éblouissantes vérités ; l'animisme, religion plusieurs fois millénaire, élevée en doctrine et moralement défendable (la part faite d'attentats féodaux à la personne et à la liberté), assise, en tout cas, d'une innombrable société qui ne peut vivre sans lui, l'animisme, dis-je, qui ne s'étiole que dans la mesure où il n'est plus compris de ses propres pratiquants, ne sera extirpé du cœur des noirs qu'avec ce cœur lui-même.

Le fétichisme, indiquions-nous, commande à la vie. Plus encore, il commande à l'art, très notamment à cet art, par excellence, de l'Afrique noire, qu'est la sculpture.

« La religion, dit Marcel Griaule, mécanisme destiné à appréhender l'invisible, a créé pour réussir dans cette tache des matériels divers dont ceux que produit l'activité esthétique ». Ainsi l'art se relie au culte. Il convient bien de savoir que la tête d'une antilope sera taillée afin de contenir la « force vitale » de l'espèce entière ou de tel individu de l'espèce, qu'une tête humaine sera sculptée pour servir de support au *niama* de tel groupe ou de tel ancêtre déterminé.

Essentiellement sont à distinguer les créations de l'image considérée comme moyen de préhension de la force vitale et celles qui sont de simples représentations dues, dit encore Griaule, à un certain don d'observation, à une forme religieuse de l'humour.

Au premier rang des productions sont à mettre, on le sait, les masques et les statuettes.

Les masques, instrument capital du culte des ancêtres, eurent d'abord pour fonction de fixer le *niama* du disparu. « On taillait pour chaque défunt un bois à son image (dit Griaule parlant des Dogons) dans lequel ses principes spirituels trouvaient domicile ». Le masque passa, par degrés, de la représentation d'un ancêtre à la qualité de vêtement facial dans les cérémonies en l'honneur de cet ancêtre. Voué à une action religieuse sur les âmes, il devint l'ornement de ceux qui exécutaient, en l'honneur des morts, et plus particulièrement pour la levée du deuil, les fêtes rituelles. Sa confection s'accompagne d'ailleurs encore de rites compliqués ; "les couleurs dont il est peint, les crochets dont il est éventuellement muni ont des significations des fonctions particulières. De même les statuettes, primitivement « tailles d'un bois reproduisant le cadavre, destiné à recevoir sa force vitale et à supporter les effets des rites », et placées à ce titre dans les sanctuaires de famille, de clan ou de village : assez rares, d'ailleurs, étant celles qui figurent, non des personnages, mais des divinités. Il reste nécessaire de bien séparer du masque « destiné aux exhibitions, objet horripilant et exaltant par excellence », la statuette qui, représentative d'ancêtre ou de force surnaturelle, attend à l'ombre du sanctuaire un hommage discret.

À la religion aussi se rattachent, bien entendu, les figurations zoomorphes, variété animale de la statuette cultuelle, et les sculptures qui décorent les portes des lieux sacrés où les maisons des féticheurs, les plaques de sanctuaire, les poteaux, les trônes où le roi siège déjà dans une sorte de majesté divine, les récades, sceptres ou bâtons de commandement, les autels à offrandes, les coupes, les vases, les poteries funéraires et autres.

Tombé de support niamique à la simple ornementation cultuelle, ce n'est que par déviation que l'art s'empara des objets strictement utilitaires ou décoratifs : bancs, escabeaux, appuie-tête, chasse-mouches, «bobines de métiers à tisser, poids, passoires plateaux, cornes à boire, défenses sculptées, tambours, calebasses, colliers, anneaux et parures diverses. Encore les thèmes sculpturaux sont-ils souvent empruntés, dans les objets les plus laïques, à la chose religieuse.

Ainsi, dans toute la mesure où la figuration n'est pas anesthétique, l'esthétique est conditionnée par la religion. Au reste, quel que soit le goût des artistes noirs « pour la décoration et la stylisation », quelque excellence qu'ils manifestent, comme dit encore Griaule, « pour le rendu de l'attitude, du mouvement et de l'expression », on ne saurait perdre de vue qu'il n'y a guère, en art noir, d'esthétique pure. Tel dessin, telle couleur, nous l'avons vu, prennent tout leur sens de l'intention cultuelle. Il arrive aussi qu'un objet n'ait de signification que dans son cadre et au voisinage d'autres objets ; ainsi les masques sont inséparables du geste de celui qui les porte, de la fibre qui les accompagne. Réflexions qui nous permettent de jeter un œil critique sur les productions de tel artiste montparnassien, fier de nous proposer, dans de prétendues imitations de sculptures fétichistes, une sorte d'art nouveau voire supérieur.

Ces femmes aux troncs étirés, aux seins énormes, aux visages grimaçants, ces combinaisons de bête et d'homme, dépouillées de leur contenu métaphysique ou rituel, n'ont, aux yeux de l'esthéticien, qu'une faible valeur absolue. De l'instant où le bois sculpté n'est plus le dépositaire du *niama* divin ancestral un très mince intérêt s'attache à ces formes infantiles et monstrueuses. En fait, l'art nègre, séparé de concepts d'où il est sorti, se réduit à un art mineur, bientôt abâtardi, bon tout au plus à enrichir quelques artisans : industriels pourvoyeurs du snobisme européen. Pour citer une dernière fois le souverain juge en ces matières : « Partout où les institutions des noirs sont touchées par des cultes nouveaux ou par des mesures administratives, l'art se transforme et disparaît. « Faisons tous les efforts pour comprendre, en fonction des idées qui les ont produites, ses œuvres authentiques ; gardons-nous de nous laisser prendre à d'absurdes et gratuites caricatures. »

L'A. O. F. vue de l'A. O. F.

ABIDJAN : Un paysage de Brest après la guerre
(*Combat*, 1er juillet 1957)

De nos envoyés spéciaux André et Madeleine Berry

L'ensemble de cinq villes qu'on appelle Abidjan — ensemble peuplé maintenant de près de 200.000 habitants, mais qui, par l'aire qu'il couvre, ferait attendre (et attend peut-être) le million — offre au voyageur qui descend du ciel une vue éblouissante. L'œil embrasse d'abord une immense lagune — fleuve mâtiné de lac — parsemée de grandes et petites îles vierges ou bâties. Sur une ligne droite, au sud, la mer avec sa barre mousseuse qui bat le sable au, pied des cocotiers.

Sur une étroite bande de terrain, entre lagune et mer, un interminable village de cases et de paillotes qui s'étire devant la grève encombrée de pirogues : c'est Port-Bouët, qui donne son nom à l'aérodrome. Au milieu de la lagune, une grande île : Petit-

Bassam et, la couvrant à demi, une masse blanche : Treichville, la capitale indigène. Au nord de cette île, et reliée à elle par un pont géant, une longue péninsule qui s'avance, puissamment étreinte sur ses deux flancs par des bras glauques. Sur cette péninsule, toute une grande ville blanche, éclatante comme une traînée de nébuleuse, avec deux noyaux ; c'est la vieille cité coloniale, et le nouveau plateau européen : Abidjan proprement dit. À l'est de celui-ci, de l'autre côté de l'eau, une sorte de grand jardin parsemé de bâtiments clairs : c'est Cocody, le quartier résidentiel. Continuant Abidjan au nord, un dense conglomérat de chaumes et de baraques : la seconde ville noire, Adjamé ; au delà, un espace vert, sillonné de pistes : le parc du Banco, pris sur l'immense forêt qui, partout où il n'y a ni maisons ni eaux, remplit le paysage. Coupant un peu à l'ouest la langue de terre maritime, un canal rectiligne, le canal de Vridi, encombré de navires qui vont de la mer au port, celui-là formant, entre Grand-Bassam, d'une part, la presqu'île d'Abidjan, de l'autre, et une autre île, dite Boulay, tout un monde de docks, de bassins et de chantiers. Sans forcer vos yeux, vous apercevez encore, au nord-est de Cocody, une bourgade écartée : Bingerville, berceau d'Abidjan, et, en clignant, vous découvrez, vers le sud-est, sur l'océan, au bout des cocoteraies. une autre ville encore : c'est Grand-Bassam, première métropole, aujourd'hui désertée, de la Côte-d'Ivoire.

Paris, direz-vous ? Avec sa Lutèce, son Bois de Boulogne, son Bercy, son Neuilly, son Saint-Denis et son Saint-Germain, son Versailles dispersés sur les eaux ? Plus qu'un Paris, à vrai dire, Abidjan est, à première vue, un Stockholm : Stockholm tropical, formé comme l'autre d'un archipel citadin et forestier.

Tropical, ai-je dit ? Vous diriez, en descendant : équatorial. Dans ce qui, du haut du ciel, vous apparaissait comme un paradis, vous découvrez vite un petit enfer, enfer moins de feu que de vapeur, moins rôtissoire qu'étuve, où vos doigts qui s'engluent, vos vêtements qui se trempent, vous annoncent aussitôt votre supplice. Et lorsque, après avoir effleuré les lépreux contours de Treichville, vous atteignez, par un pont plus encombré que celui de Bordeaux, mais beaucoup moins joli, la péninsule centrale, tombe paradoxalement, sur votre enthousiasme en sueur, un pot d'eau froide.

Cette ville, qui eût pu mirer dans sa lagune, une façade aussi belle que celle de Venise, ne présente pas même un front bâti : ce qui en tient lieu, au bord de l'Ébrié, c'est une ligne de masures en désordre à l'écart des berges pelées. Le pont franchi, vous entrez dans une ville si bien en construction qu'elle paraît en démolition. Un paysage de Brest après la guerre. À gauche, sans nulle grandeur, la gare du Conakry-Niger, puis la chétive résidence du gouverneur. Au fond d'une longue rue inachevée qui s'élargit en place deux énormes bâtiments, inachevés eux-mêmes, dans le style gratte-ciel exotique : le futur siège de l'administration, la future poste. Au-delà, la voie principale se poursuit, laissant à sa droite celle qui fait le centre, aujourd'hui presque désert, du vieil Abidjan des comptoirs, et, à travers de demi-friches, vous conduit au centre urbain le plus incohérent, le plus désordonné qu'on puisse voir. Autour de deux squares carrés que sépare la haie des taxis, imaginez un fouillis de larges rues, les unes droites, les autres abandonnées au hasard des pentes, et sur ces rues, avec un souci réduit de l'alignement, des constructions dont trois, pour une à l'ancienne mode, offrent les échantillons de toutes les extravagances qu'a pu, de nos jours, tenter l'architecture.

Ce ne sont que maisons aux murs courbes, maisons à plateaux, maisons hélicoïdales, entassement d'étages en retrait ou en encorbellement, dont la hideur n'a d'égale que la diversité. Le-corbuseries effrénées, rodomontades d'architectes frappés du coup de bambou, se déploient et se heurtent sans l'ombre d'un plan, d'une discipline. Un Charenton bâti par ses propres pensionnaires. Un Montparnasse élevé par ses propres peintres. Les fantaisies d'un Dada bâtisseur. Vous ne pouvez vous empêcher de penser à ces endroits écartés du Nevada où l'on choisit de faire les expériences atomiques : tout

se passe comme si, pour des expériences architecturales qui n'annoncent pas de moindres catastrophes, on n'avait rien trouvé de plus reculé qu'Abidjan.

Autour de cet entassement d'immeubles trop hauts et trop serrés, où d'énormes ventilateurs parviennent de justesse à remuer un air moite, la ville tend d'ailleurs, à se clairsemer dans la verdure ; sur des voies excentriques on retrouve, par bonheur, au milieu du jardin traditionnel, le bungalow à l'ancienne mode. Mais mieux vaut, pour se remettre, descendre vers la lagune dite de Cocody, qui, avec ses eaux de laque, ses kiosques sous des arbres étirés comme des cèdres, ses maisons fantasques sur les hauteurs et ses pavillons sur le rivage composent je ne sais quel paysage japonais. Cocody même offre une vaste promenade où ne manquent ni les villas dans le style africano-basque, ni les échappées sur les cocasseries du Plateau.

Treichville, de l'autre côté du pont, est une ville indigène moderne, aux rues rectilignes interminables — lotissement Treich-Laplène porté aux dimensions d'une cité. Plus que ses maisons basses où l'hygiénique prend délibérément le pas sur le pittoresque, et ses artères trop larges où se dilue la vie locale, nous retient son marché central. Imaginez sur une aire étendue comme la moitié de nos Halles, autour des classiques éventaires de mil, d'ignames, de farines diverses, de poisson séché, d'huile vierge, de sucre brut et de ces mille et un produits qui se débitent dans tout marché africain, un grouillement de fourmis verticales — une foule humaine, féminine pour les neuf dixièmes et d'ailleurs aux trois quarts nue, à travers laquelle on semblerait ne pouvoir avancer qu'au fer et au feu — une forêt vierge de négresses.

Port-Bouët, sur l'Océan, offre un tout autre aspect. Le long de la plage droite où la barre rectiligne se retourne avec fracas, ce sont des centaines d'*apatams* — toits de palmes perchés sur quatre pieux — qui reçoivent à leur ombre les pêcheurs, les poissons, et, quand elles ont été laborieusement ramenées à travers le rouleau de la grande vague, les pirogues aux vingt couleurs, aux bariolages fantastiques, aux noms, aux devises étranges. L'heure propice est celle des pêcheurs montés parfois à sept ou dix sur une de ces embarcations en gousses de fèves, ramant à force pour atteindre la berge, puis crispés sur une corde, halant le filet plein. C'est beau comme l'antique : étant à noter, toutefois, que le monde noir n'a pas d'antique, ou plutôt que son antique dure toujours. Il reste que Port-Bouët avec son village de paillotes enserrées, en arrière des grèves, dans les clôtures, et son marché frénétique a autant de couleur que de mouvement. L'œil effaré, on vient à chercher un repos sur l'immense étendue des sables et le balancement penché des cocoteraies qu'embrume la mousse perpétuelle des embruns.

Adjamé, au nord du Plateau, est un troisième quartier africain. Il n'a pas l'ampleur de Treichville ; en revanche, il sent moins le plan. À l'ombre des palmiers, des manguiers, des faux acajous, c'est une vraie agglomération noire où les scènes de marché, de fontaine, de ménage de maternité et d'artisanat en plein vent se mêlent dans une animation de termitière. Point d'arrivée de toutes les races accourues du fond des terres, Adjamé est aussi le point de départ de tous les transports vers l'intérieur. On ne se lasse point de regarder, si l'on répugne singulièrement à y monter, ces extraordinaires guimbardes automobiles qui, enfermant dans des cages de bois d'incroyables tassements humains, n'offrent pour signes distinctifs qu'une devise, un proverbe, une moralité : « plutôt souffrir que mourir », — « rien ne sert de courir, il faut partir à point », « les premiers seront les derniers ». Où le luxe de l'édification ajouté aux joies du voyage.

L'A. O. F. vue de l'A. O. F.

ABIDJAN : Un paysage de Brest après la guerre (suite)
(*Combat*, 2 juillet 1957)

UNE des curiosités d'Abidjan est le Musée de l'Institut français de l'Afrique noire (IFAN dans le jargon barbare des initiales substantifiées) qui, significativement, s'élève, face au plateau, à l'entrée d'Adjamé et de la Côte-d'Ivoire intérieure, comme pour vous indiquer qu'il n'y a pas lieu de poursuivre sans l'avoir visité.

On aimerait pouvoir circuler un guide à la main dans ce musée trop petit pour ses innombrables réserves, déjà présenté avec beaucoup d'intelligence et de goût par un spécialiste éminent, M. Holas. Mieux qu'au Musée de l'Homme à Paris, mieux même qu'au modeste musée de l'Ifan à Dakar, c'est dans ce Louvre africain que l'art noir vous apparaîtra tel que là même, à nous-mêmes, il s'est révélé : une illustration plus ou moins indifférente au beau, mais non pas étrangère à un certain comique, du fétichisme, — en tout cas, une provision de documents qui, dans ces sociétés où la littérature orale, seule existante, est sujette à tant d'interpolations, sont les meilleurs instruments de prise spirituelle.

Entre des milliers d'œuvres, on admirera ici les productions majeures de l'art Senoufo, en provenance du lointain cercle de Korhogo : la maternité aux seins énormes, bon échantillon de la statuaire rituelle issue des enclos d'initiation féminine, la femme enceinte à tête d'oiseau, le génie à cheval armé d'un sabre, appartenant au culte des ancêtres, un prestigieux masque rituel zoomorphe et tout un groupe de statuettes où souvent la grimace confine à l'humour et la maladresse au talent. Aussi bien représenté est l'art de ces Baoulé qui pullulent autour de Dimbokro et de Bouaké : une remarquable divinité seconde à tête de chimpanzé, un vivant portrait de chef, un haut de masque polychrome avec éléments humains et animaux. Tant baoulé que sénoufo sont les 31 portes sculptées auxquelles B. Holas a consacré une étude spéciale. Le public essaime autour du célèbre masque Kourobla, masque, bien entendu, symbolique, accompagné de la symbolique tunique de fibre : insigne du danseur sacré qui paiera de sa vie sept ans de sacerdoce. Tant de merveilles, au demeurant, qu'on ne peut que renvoyer le lecteur au catalogue... à venir.

On traverse Adjamé, et, par une porte qui n'a pas l'air d'y toucher, on entre dans le fameux parc du Banco, fragment de forêt vierge aménagé en promenade, moins négligeable aux yeux de ceux qui auront mesuré l'impénétrable compacité de la forêt non dévirginisée. C'est peut-être là seulement, c'est à la faveur de ces pistes ingénieusement tracées que vous pourrez vous faire une idée sûre de la sylve primaire. Des antilopes, des singes de toute espèce, avec un certain reste de sauvagerie, fuient devant l'homme, ou même, en fraternité avec lui, viennent lui manger dans la main. Ce ne sont que points de vue que saluent, sur des branches plus élevées que la voûte de l'Arc de Triomphe, des oiseaux étranges ; ce sont déjà, peu ou prou, les ensorcelants, d'aucuns disent les aphrodisiaques parfums de la flore, de la pomone, des hamadryades, des satyres et des aegypans noirs. Sous ces dômes, vous vous attendez à rencontrer entre deux guenons quelque nymphe nue, couleur de Zan, ou quelque grand dieu Pan au nez épaté, une barbiche sous de grandes dents blanches, une toison grisonnante sur sa peau d'encre...

Au retour d'Abidjan s'impose la visite de Bingerville qui, un instant la résidence de nos représentants, en a gardé je ne sais quel air de Rambouillet à la fois républicain et colonial. On y voit de jolies propriétés dans l'ancien style, un lycée superbe, un jardin botanique où l'on apprend les noms de tous les arbres qu'on a aperçus dans la forêt, un

magnifique paysage lagunaire ; surtout on y visite un homme des plus remarquables : M. Ch. Combes, sculpteur blanc, plus ou moins africain de cœur, sinon quelque peu animiste, qui y tient une école de sculpteurs noirs, élevés dans les idées de leur propre race, et entraînés par leur maître non à s'européaniser, mais à s'africaniser davantage. Génial interprète des traditions locales, cet artiste original taille lui-même dans le bois de fromager des images, des reliefs, à qui ne manque que le *niama*, si même spontanément, la force vitale des ancêtres ne vient pas s'y nicher. À s'étonner, vraiment, que, lorsqu'il s'agit de décorer quelques monuments abidjanais, on aille chercher des sculpteurs rue Bonaparte, si, du moins on avait consulté cet étourdissant connaisseur de la Côte-d'Ivoire, l'Abidjan moderne ne serait pas le gag architectural dont nous avons déjà ri. Un véritable style franco-africain dans ce lieu privilégié, aurait pu naître.

Abidjan regagné, reste à voir Grand-Bassam*, la première capitale de la Côte-d'Ivoire, sise sur la côte, à neuf lieues de Port-Bouët. Une belle route à travers les cocoteraies. Du côté de la mer, d'adorables villages de pêcheurs, comme Gonzagueville, où, devant la toute primitive simplicité des cases, la nudité non moins primitive des humains qui vivent la même vie que leurs cabris et l'innocence des pirogues tirées sur le sable, on goûte je ne sais quelle béatitude tahïtienne : un repos de paradis avant la faute. Longue ville étroite serrée entre la mer et la lagune, ici délicieusement parsemée d'îles, Grand-Bassam même, avec ses vigies naïves, ses grands quais ombragés, son animation de vieille négrerie embourgeoisée, son port grouillant, son marché bariolé, et au fond des parcs tièdes, tous volets clos, ses vieux palais coloniaux alignés sur la rue officielle, est d'un charme qui en fait le lieu choisi du Territoire. Au milieu de femmes plus coquettes, moins hirsutes qu'ailleurs, des grands noirs y passent, raides et dignes, drapés dans cette toge romaine qui leur donne, sous le 5e parallèle, l'air de je ne sais quels sénateurs numides.

Vous avez vu l'ensemble d'Abidjan : revenus dans le centre, vous pouvez maintenant vous faire une impression d'ensemble. On est frappé surtout par la prospérité qui règne, sous un ciel inclément, dans cette cité industrieuse. Ce qui porte le nom-rébus de F.I.D.E.S. (Fonds d'investissement et de développement économique et social) a particulièrement favorisé Abidjan, pourvu, depuis la percée du canal de Vridi, d'un grand port intérieur, puissamment outillé : réceptacle actif de milliers de tonnes de bananes, de café, de cacao, de bois, d'huile de palme, de coton, qui prendront le chemin de Marseille ou d'ailleurs.

De l'énormité de la production, servie par un débouché des plus commodes, sont sorties de prodigieuses fortunes : d'où, sur place, un inconcevable développement du luxe. Il n'y a pas de piétons blancs dans cette ville où le plus dépouillé, pour traverser la rue, prend sa voiture. Vous y trouvez des boîtes, des filles comme aux Champs-Élysées Au *Bristol*, derrière un immense comptoir, cinq serveuses jumelles servent à gogo le whisky aux multi-millionnaires ; au grand café attenant à l'Hôtel du Parc, c'est, aux heures apéritives, une cohue qu'ignorent le Marignan et le Colisée. L'hôtel lui-même, noyau de la ville, est un caravansérail où confluent, dans un hall somptueux, les richards en voyage, tandis que dans son bar réfrigéré se presse la jeunesse affairiste et galante, qui paie d'un billet de mille francs CFA une consommation avec une femme sans sueur. Au bas de la ville, le nouvel *Hôtel des Relais aériens*, entre jardin et lagune, sert des entrecôtes bordelaises, des poulets Vallée d'Auge. Aux *Palmiers*, ce sont des coquettes d'importation, perchées, la paille au bec, sur de hauts tabourets. *La Pagode*, émigrée, je pense, de Saïgon, offre aux colons d'Afrique un décor de la plus pure Asie. Sur la lagune, ce ne sont que guinguettes de luxe où l'on prend le soir un frais relatif, en écoutant des disques de Saint-Germain-des-Prés. Près de Port-Bouët, *La Vigie* est une hostellerie qu'envierait, aux rivages du Bénin, la Côte-d'Azur. Il n'est pas jusqu'à

Treichville qui n'ait un bal nègre, un authentique bal nègre comme rue Blomet, où le samedi soir se combinent, au son d'un jazz mâtiné de tam-tam, les lubricités du pagne et de la culotte. Non moins voluptueuse qu'affairée est finalement cette métropole tout ensemble du commerce colonial français et de l'Afrique fétichiste, capitale, plus que Dakar, musulman et intercontinental, de l'AOF. Ville, d'ailleurs, pleine de passions, de secrets, de ferments où couvent toutes les destinées de l'Outre-Mer.

L'A. O. F. vue de l'A. O. F.

Un long ruban noir : La Volta
Un quadrillage de cases : c'est Lomé
(*Combat*, 5 juillet 1957)

De nos envoyés spécieux André et Madeleine Berry

APRES avoir été saluer d'un coup d'aile le papéitique Sassandra, on peut, d'un autre coup d'aile, rejoindre Lomé ; on peut aussi, au nord d'Abidjan, s'enfoncer dans la forêt et, par la route des cacaos, gagner la Gold Coast intérieure, puis à travers ce territoire, hier britannique, la capitale du Togo, hier français.

Nous n'avons pas, sur ce tentant chemin, dépassé Agboville, qui, à cent cinquante kilomètres d'Abidjan, se présente comme une métropole de planteurs. De fait, le fourré inextricable ne s'éclaircit que pour laisser place aux caféiers, aux bananiers. De longues pistes que traversent des singes nains, des margouillats géants, conduisent à d'immenses plantations encloses dans des clairières reculées qui laissent voir en coupe, comme tranchée par un couteau gigantesque, l'énorme masse végétale. Sur la route, quelquefois, une guinguette de bambous où, devant un comptoir sommaire, les colons devisent du cours des cafés et de la maladie des bananes.

Un village de chaume : Azaguié, dont le chef, la main tendue, vient à votre rencontre, tandis que cent négrillons, en costume naturel, font cercle autour de vous.

Agboville : la ville-type de la colonie laborieuse. Un marché où en plein midi, les marchandes demi-nues ouvrent, en guise d'ombrelles, des chamberlains. Une auberge où seule arrive l'*Équipe*, où, pour se reposer de leurs exploitations, quatre blancs en short et casque de liège viennent s'entretenir. Car on travaille dur dans les coupes comme dans les plantations ; le franc C.F.A. commande ; la sieste même est ignorée de ces âpres gars à qui semble suffire, à l'entrée de l'hôtel, la vamp d'affiche qui pour peu qu'on soulève sa jupe de mousseline, découvre ses appas de papier.

Entre Kumasi et Accra, des villages qui se pressent, puis, se tordant sur le sol en ébullition, un long ruban noir : la Volta. Un immense quadrillage de cases : c'est Lomé.

Cette grosse ville qui, avec sa banlieue et Anecho, couvre à peu près toute l'étroite côte du profond Togo, a une réputation de charme et d'accueil. Charmante bien sûr, la résidence et tout son quartier qui survit à l'occupation allemande, faisant penser à un Baden-Baden exotique ; charmant, le haut commissaire, M. Bérard, dans son grand bureau de proconsul platonique, au pied d'un escalier décoré de défenses d'éléphant ; et tout accueillant le chef de l'Information, M. Wauthier, qui, fort harmonieusement, aux pompes de ce vieux décor germanique, associe les grâces d'une germanique épouse. Force est cependant de constater que la ville européenne dans ce grand paysage de cocotiers, n'a pas même su se constituer un front de mer ; c'est une bourgade assez incohérente où les classiques comptoirs de la Société John Holt, de la S.C.O.A. de la C.I.C.A. et de la S.G.G.G. (on aime beaucoup les initiales en A.O.F. !) font figure de monuments.

L'hôtel du Golfe, rendez vous des blancs, a lui-même négligé de se bâtir devant l'Océan qui, si utilement, le rafraîchirait. En revanche, la ville africaine, très étendue, a de longues voies droites bien ombragées de bananiers, de caïlcédrats, d'acacias et d'eucalyptus ; une population d'un primitif modéré s'anime fort paisiblement autour des cases, pudiques, retirées et secrètes qui laissent pointer par dessus les murs rouges du carré d'enceinte les paillotes du maître de maison et de ses diverses épouses. La foule indigène fait noyau autour de doux marchés où pépie, sous le chapeau de paille aux bords immenses qui recouvre son étalage, la populaire revendeuse togolaise : *Ewosato*, si elle débite de la farine de maïs, *Lanvisato*, si elle offre du poisson séché.

Lomé est pourvu d'un beau Lycée où l'on se demande si la langue française de ses fondateurs sera enseignée très longtemps, et d'un hôpital demeuré (également notre œuvre) que les nègres libres, dans leur touchante reconnaissance, trouvent ostentatoire. Sans trop de peine, on s'écarte de ces magnifiques et décevantes créations pour suivre en bordure de mer, la route ombragée de la Gold Coast. La frontière, toute proche, est le perpétuel théâtre de scènes impayables ; les familles migratrices y campent à même les grèves. Par là arrivent, entre autres produits plus ou moins anglais, ces tissus inouïs que sur les pagnes des belles Togolaises figurent, aux endroits les plus pudiques, des têtes de reine Elisabeth et de duc d'Edimbourg à l'envers encadrés d'*Honni soit qui mal y pense* d'un effet comique irrésistible. Des torrents de voitures à devises se croisent, crachant aux postes frontières des populations hétéroclites, engagées dans des palabres où le petit-nègre anglais, sans se faire comprendre, répond au petit-nègre français. On assiste à des entretiens, quelquefois orageux, de sourds-muets babillards qui, tout en hurlant se parlent par signes. Éloquente préfiguration de ce que sera l'Afrique de demain, quand tous les territoires seront, comme la Gold-Coast et le Togo, à leur compte.

Car le Togo, depuis quelque temps, est autonome ou à peu près. Il n'est plus guère rattaché à la France que par un représentant du président de notre République, fétiche chargé, qui sait ? d'une partie du *niama* de M. Coty. Pour le reste, un président du Conseil entièrement noir et des ministres, des vrais, transposition démocratique des monarques locaux. Au demeurant, le changement de régime ne se fait guère sentir dans les rues de Lomé, où la minorité blanche n'a jamais eu qu'une présence discrète ; il est plus sensible, paraît-il, dans les coffres, et l'incessant va-et-vient, entre Lomé et Orly, des gouvernants indigènes qui veulent bien se séparer de la France, mais pas de sa Banque : préfiguration, là aussi, d'un certain avenir panafricain.

Du reste du Togo, à Lomé, le voyageur entend peu parler. Ce ne sont pas, cependant, les curiosités qui font défaut. Il y a, pas bien loin, Palimé. avec la cascade de Krimé, et le mont Agou, recherché pour ses pluies qui sont ici un luxe. À Koloward on a le village des lépreux ; et c'est par les bourgades les plus nudistes qu'on atteint le pays de Kara et ses fameux rapides. L'intérêt ethnographique est considérable. Les Tamberma, qui ne sont pas sans rapport avec les Somba dahoméens, sont des hommes fort drôles qui marient au carquois l'étui pénien, cependant que les femmes rehaussent, du charme insolite d'un labret de quartz le sourire de leurs dents taillées en pointe. Chez les Kabrais, mangeurs de chiens, les fêtes de circoncision et d'initiation, surtout les fêtes des morts, revêtent un éclat extraordinaire et les chiens, paraît-il, n'ont pas toujours seuls la faveur du menu. Ici on adore des caïmans, là des étangs, là le classique phallus, avec des convictions très fortes et des cérémonies en conséquence. Le Dahomey, nous annonce le haut-commissaire, ne nous montrera. sous ce rapport, rien de mieux. Mais le Togo ne sait pas faire sa propagande ; il exploite mal le folklore animiste promis à un beau renouveau depuis l'indépendance.

Surtout il n'abuse pas des relais. Les Français, de leur temps, ne se sont guère préoccupés du tourisme ; on ne saurait en attendre davantage des ministres africains, qui ont d'autres singes à fouetter. Pourtant, à Lomé même, dévalent les jours de foire, de beaux nègres, nus dans la brousse, qui mettent leur pagne en arrivant en ville ; sans

aller bien loin, vous rencontrez dans les proches cantons de sauvages porteurs de massues effrayantes, lesquelles, à la vérité leur servent moins à casser les têtes qu'à piler le gari.

De Lomé, entre les stipes, par une superbe route desservant de petits villages, tous à croquer avec leurs chaumes pointus, leurs gorets noirs et leurs pêcheurs de la même teinte, on gagne (non sans avoir jeté un coup d'œil aux palétuviers du Lac Togo) Anecho : bel endroit. La ville, des deux parts d'un pont sur la lagune, avec des poussées de paillotes sur les caps, s'inscrit dans un paysage de cocoteraies alignées au long des grèves indéfinies. On passe le Mono, on lit sur un poteau « *Dahomey* » comme on lirait : « Jouy-en.Josas », on fait un signe cordial à de prétendus douaniers, et l'on aborde le cercle d'Athiémé ; mais c'est du lac Togo qu'il faut rapprocher, ne serait-ce que pour lui infliger la comparaison, le dahoméen lac Ahémé avec ses étonnants villages en pleine eau : amas de ruches humaines montées sur pilotis, défendues à distance par des sortes de digues qui ne servent qu'à arrêter les poissons. D'un hameau à l'autre s'affairent, dans des nefs creusées en plein tronc, des pêcheurs aux chapeaux larges comme des parasols. Vrai paradis lacustre des premiers temps du monde, où l'on s'étonne de ne pas voir devant des rangées de chevalets autant de peintres noirs clignants des yeux pour mieux saisir les lignes droites du lac parfois découpées en dents de scie par les toits des huttes, et penchant la tête pour mieux capter le gris rosé des toits, la nacre, le plomb, le cuivre des eaux, le vert brillant des palmes, l'ébène luisant des corps.

L'A. O. F. vue de l'A. O. F.

LA CÔTE DU DAHOMEY
(*Combat*, 9 juillet 1957)

De nos envoyés spéciaux André et Madeleine Berry

OUIDAH, ancienne colonie des Portugais, passe à bon droit pour une des Mecques du fétichisme africain. Là vous surprendrez les cérémonies les plus saugrenues, les danses les plus inouïes. En tout temps, il vous sera loisible de faire pèlerinage au temple de Sa Divinité le Python, temple fièrement planté, à égalité évidente, face à l'église catholique.

Il suffit de trouver le prêtre affecté à son culte, personnage qui ne se dérange guère pour moins de cinquante francs CFA. Acheminé par un couloir de labyrinthe entre des murs de terre rouge, vous apercevrez dans l'ouverture basse du sanctuaire le reptile sacré, brillant de toutes ses écailles, prêt, d'ailleurs, à s'enrouler autour de votre bras. Le respect, bien entendu, est recommandé ; et il sera bon de le garder devant tous les pythons que vous rencontrerez sur la route ; mieux vaut, pour l'automobiliste, entrer dans l'arbre que toucher le serpent. Il est admis, en effet, que le plus petit tort à lui causé appelle des désastres. Lui-même se charge parfois de sa propre vengeance : si vous lui passez sur la queue, il se redresse, s'enroule sournoisement autour de l'essieu de votre voiture et profite du premier tournant dangereux pour vous sauter au nez à travers le volant.

Vous n'en finiriez pas de visiter à Ouidah tous les sanctuaires animistes : enquérez-vous des dates des prochaines fêtes et, en vous promettant de revenir, poursuivez vers Cotonou, ville que, au dire même des habitants, on nommerait mieux Coconou, tant la noix de coco, en l'air et au sol, y est reine.

Cette capitale-annexe du Dahomey (la capitale-mère étant Porto-Novo, à six lieues de là), se présente, à l'arrivée, comme une ville européenne minuscule, mais bien bâtie, ordonnée, avenante. Des bungalows dispersés dans les jardins d'hibiscus et de frangipaniers, de larges rues ombragées où le calme confine au nirvana, une église, un marché, un Monoprix, voilà Cotonou. Ajoutez-y, fort bien situé devant la mer, au milieu d'une promenade peu encombrée, un hôtel dit de la Plage, rendez-vous des quelques têtes qui composent le monde blanc. Cet hôtel, dont la réputation valait autrefois celle de la mouche tsé-tsé ou du serpent minute, s'est racheté avec l'installation d'un bon cuisinier parisien. On s'y repose au fond des fauteuils de raphia, dans une salle fraîche de bambous ; on y dîne, dans un enclos de palmiers dont les projecteurs éclairent les troncs, avec des hommes aussi charmants que le gouverneur délégué, M. Larivière, le chef de l'information, M. Barrachard, ou l'attaché de France-Presse, M. Loth, prodigues en renseignements de toute espèce.

Ainsi apprenez-vous que le Dahomey est fort calme, français jusqu'aux os, très médiocrement autonomiste et que les convictions s'y partagent entre le christianisme le plus bigot et le fétichisme le plus forcené, les deux, d'ailleurs, faisant volontiers ménage dans la même âme. Ce soir de Samedi-Saint, l'église est pleine de noirs et de noires en pagnes de fête ; le missionnaire qui, sur le parvis de terre battue, vient bénir le feu sacré a peine à se faire un chemin entre les fidèles ; mais dans la ville indigène, à cent mètres de là, Hebiosso, Sacapta et Legba sont maîtres : il n'est pas absolument sûr que demain soir, à Godomey, la communiante pascale n'ira pas au banquet rituel prendre sa part de *niama* ancestral. En fait, pour le Dahoméen, la Petite Sœur Thérèse et saint Antoine de Padoue ne sont que des variétés de fétiches ; le Sacré-Cœur de l'église et le Priape du foyer sont des puissances dont l'une n'exclut pas l'autre : au demeurant, à mesure que nous nous avançons dans les terres, nous voyons la seconde prendre le dessus ; à l'entrée des villages, le calvaire normand cède la place à l'obscène Tolegba. Mais n'allons pas si vite : au voyageur pressé de prendre la route du nord les environs de Cotonou offrent en core deux attractions majeures : Porto-Novo et Ganvié.

L'antique métropole du royaume de Porto-Novo, concurrent lui-même des royaumes d'Ouidah et d'Abomey, est, en tout temps, une ville attirante. La vue générale, depuis le pont qui enjambe l'Ouémé, fort large et couvert de pirogues, est fort belle. Les quartiers européens, pour réduits, sont sympathiques. Les résidences administratives ne manquent pas d'allure, et l'accueil que réservent à leurs Invités le gouverneur, M. Biros, et le secrétaire général, M. Thomas, tous deux hommes charmants, doublés de gentilshommes et d'hommes d'esprit dans la meilleure tradition d'outre-mer, est, pour ceux qui en ont une fois fait l'objet, inoubliable.

Il y a plaisir, quand on le peut, à prendre gîte à l'Hôtel dit de l'Assemblée Territoriale, qui, assez lugubre à l'intérieur, a, de ses terrasses, toute la jouissance du fleuve. Dans la ville indigène apparaissent, bien caractérisés, la case rectangulaire aux murs rouges et l'apatam sous lequel les Dahoméens font un peu tout : le commerce, le jeu, la palabre, la sieste et mieux encore. Mais le régal de pittoresque se mue en enchantement, si vous avez la chance d'arriver à Porto-Novo un jour de grand tam-tam.

Il faut d'abord dire, en trois mots, ce qu'est, au Dahomey, un tam-tam : une fête générale, un branle donné à la musique, à la danse, qui tout un jour tiendront la population entière dans un mouvement, dans une joie frénétiques. Les innombrables sociétés, religieuses, professionnelles, sportives, dont se compose toute collectivité indigène s'affublent alors de leurs atours respectifs : il y a des groupes violets, des groupes d'azur, des groupes jaunes, des groupes bruns, des groupes vermeils, chacun avec sa coiffure, sa parure, ses bijoux particuliers. Là vous verrez venir, sous le même costume, les dix épouses de quelque notable ; là ce sont les vingt coureurs à pied qui porteront le même pagne, et là vingt joueurs de dominos — ou bien le même diadème au front, ce sera une famille de féticheuses.

Revêtus d'habits distinctifs sont aussi les groupes de musiciens, celui-ci frappant sur) le long tambour, celui-là martelant la caisse de cuivre, un autre agitant la pomme à cauris. La rencontre d'un de ces orchestres ambulants et d'une troupe quelconque de femmes ou d'hommes, est le signal d'une danse voluptueuse, bientôt lubrique où la bouche, les bras, les jambes, le ventre, imitent les mouvements de l'amour. Les participants s'exaspèrent, en précipitant le pas et le geste jusqu'à une sorte d'orgasme. Puis l'orchestre et le groupe dansant, chacun dans son sens, reprennent leur chemin, jusqu'à cé que les danseurs rencontrent de nouveaux musiciens et les musiciens de nouveaux danseurs. Cela dure de l'aube au soir, remplit la ville entière, emporte jusqu'aux enfants et aux vieillards.

Vous pouvez avoir, dans la seule grande rue de Porto-Novo, vingt, cinquante, cent tam-tams avec dix, quinze milliers d'hommes et de femmes en folie, chargeant l'air lourd de l'odeur musquée de leur sueur, faisant bientôt penser à ces vastes orgies des mystères grecs, où l'accouplement collectif suivait les jeux de Polymnie et de Terpsichore. Ici on né s'unit pas en public, mais c'est tout comme. La danse, pour le noir est, en effet, ce qu'est pour nous le déshabillage ; le bal, quand les désirs sont portés à leur comble trouve sa conclusion dans les cases.

On s'étreint copieusement puis on revient, dans le trémoussement et le vacarme chercher de nouvelles tentations. Enfin, dans la nuit qui tombe, les bades s'égaillent, et, par processions séparées, les musiciens, les danseurs violets, bleus, verts, jaunes s'en vont à la queue-leu-leu, le long des murs rouges ; le fracas des tamtams s'éteint par degrés dans l'ombre et les méandres des petites rues.

Ainsi en fut-il à Porto-Novo, en ce lundi de Pâques où, arraché de force au bras de ma compagne, je faillis suivre dans le sanctuaire de Legba une immense négresse balafrée...

La visite de Ganvié, fameuse cité lacustre sur le Nokoué, est une autre histoire. Vous gagnez d'abord, à deux kilomètres de Cotonou, le village d'Abomey-Calavi (à ne pas confondre avec le grand Abomey). Dans le petit port, au bout de ce long chemin creux où se tient sous les palmiers et sous les apatams un marché au grain de mil et à la poignée de sel, vous avez d'abord à élire une pirogue : affaire compliquée, car les piroguiers sont indécis, exigeants, lents, et assez voleurs. Puis il s'agit d'atteindre, en chancelant sur vingt barques successives, celle qui vous attend, ce qu'il est plus expédient de faire en pleine eau, à dos de nègre.

Sur le chenal qui conduit au lac, puis sur le lac lui-même, commence un plaisir qui ne le cède qu'à la terreur. Au gré des godilles, vous vous faufilez entre d'autres pirogues montées par des femmes qui portent pour tout vêtement ces chapeaux énormes appelés ici azagbagbas, larges comme deux ombrelles, et des hommes aux joues hachurées de marques tribales, aux corps engravés de dessins rituels. Cramponnés sur les bords, vous prenez une part contemplative à des pêches qui consistent à attraper le poisson avec les mains ; enfin, le bas, des centaines de huttes sur pilotis : une Venise où il n'y aurait pas de terre, où tous les passants seraient des gondoliers ou des nageurs mores. Sur pilotis, l'école où, éventuellement, le maître sursaute, le derrière pincé par un écolier espiègle qui sort de l'eau ; sur pilotis, le temple protestant, où un ministre de couleur doit surveiller, sous peine de disparaître entre les bambous du plancher, ses pieds plus que ses ouailles, sur pilotis, la maison du chef de canton qui, entrôné, vous reçoit à la bière au milieu des vieux sages, prêt à plonger, l'audience à peine levée, au milieu d'un marché tout aquatique où l'igname et le sorgho semblent vendus moins par des négresses que par des grenouilles noires ; sur pilotis, les temples de diversités divinités locales, où il est prudent de n'accéder, vu la précarité dés échelles, qu'en caleçon de bain ; sur pilotis, les chapelles fétichistes où l'on amène à la rame des hosties, poulets ou cabris, dont le sang retombé sur les eaux. Là, du moins, venez-vous vraiment ce qu'est un sanctuaire familial animiste dans une petite grotte artificielle, une

motte de terre comme il en est de beurre, d'où sort, planté de biais un énorme organe viril, d'argile ou de bois, empourpré par les sacrifices, où s'étagent des figurines grotesques, des oripeaux bizarres. Encombré d'offrandes qui ressemblent à nos *ex voto*, avec de petites lampes, des recoulures de suif, cela se présente comme une sorte de crèche barbare avec tous ses santons.

L'A. O. F. vue de l'A. O. F.

ABOMEY
par André Berry
(*Combat*, 10 juillet 1957)

SUR la route fédérale de Cotonou au Niger, Allada (par nous atteint à travers d'énormes essaims de papillons dont les formes écrasées obscurcissaient notre pare-brise) est la première localité d'importance. C'est l'ancienne capitale du royaume d'Ardras, père de celui d'Abomey. Nous y avons suivi une messe de Pâques à laquelle des centaines de jeunes négresses, somptueusement bariolées, assistaient du dehors, assises contre le mur de l'église et le dos tourné au sacrifice, avec une merveilleuse conviction. Devant elles, canne ou sceptre à la main, le roi du pays, enveloppé d'un large pagne d'étoffe rutilante à grands plis, coiffé d'une calotte dorée à chiffres noirs, attendait la revanche de Mahou. Un peu plus loin, à Cana, nouvelle attraction : les ruines du palais d'été des monarques aboméens. Dans le voisinage, la source sacrée de Hlan qui, tombeau d'un prince, a un prêtre attaché à ses eaux : rien de plus émouvant, au Dahomey, que cette présence de la divinité au sein de la nature ; vous vous asseyez sous un arbre.: c'est un dieu ; vous buvez à une fontaine : c'est une déesse qui coule entre vos mains, gardée de plus ou moins près par quelque pontife peinturluré, prompt à vous en rappeler la puissance et les prestiges ; et vous êtes tenté de demander avec le Musset de « Rolla » :

Regrettez-vous le temps où le Ciel sur la terre...

Vous retrouvez ici une Grèce où Vénus Astarté est représentée par les parques déités de la mer, où les faunes indolents laissent partout voir leur arme provocante. Mais à Bohicon, ville bâtarde où la moitié du marché se tient sous les apatams, l'autre dans des halles à notre mode, la route a tourné : une sorte de parc exotique, l'éparpillement de ce qui paraît d'abord vingt villes dans la verdure, une immense allée de flamboyants, la résidence d'un commandant de cercle aux volets fermés comme ceux d'une maison close, un campement où un bon cuisinier, sur des tables et aux pieds composés de figurines-fétiches, vous sert aussi volontiers des tisserands et des piroguiers de cuivre que de la pâte d'igname : c'est Abomey.

Supposant le lecteur, ce qui est peut-être lui faire une grande injure, dans l'état d'ignorance où nous étions nous-mêmes en arrivant à Abomey, je retracerais rapidement l'histoire d'un royaume qui, toutes proportions gardées, fut chez les primitifs du Dahomey l'équivalent de celui de Louis XIV, y compris le Versailles, dont les restes et les ruines couvrent dans la ville actuelle une aire évaluée à 40 hectares.

Il était une fois une panthère mâle, laquelle, ayant encouru les faveurs d'une dame adja, fournit la souche d'une race royale : celle-là même qui, du proche Togo, vint à Allada, que nous avons déjà vu, fonder le royaume primitif. Une discorde entre trois princes frères détermina l'éclatement du sceptre : la branche aînee alla fonder le royaume de Porto-Novo, et la branche cadette fit succession à Abomey, d'où elle

entreprit de conquérir les États voisins. Ainsi se développa une dynastie qui, sortie de Dakodonou (1620-1670), continuée par Ouegabadja et Akaba, trouva son premier grand homme en Agadja. Cet « Alexandre noir » se fit un chemin vers la mer, et entra en contact à Ouidah avec les négriers portugais, lesquels, lui achetant ses innombrables prisonniers de guerre pour leur poids de cauris (coquillages-monnaie), firent bientôt sa fortune. La prospérité qui s'accrut par les mêmes moyens sous les règnes de Tagbesou, Kipingla et Agonglo culmina sous Guézo (1818-1858), un instant frappé dans ses revenus par l'abolition de la traite, mais sauvé par la culture des palmistes. Grand bâtisseur, Guézo légua à son successeur Glélé des constructions royales que celui-ci, en dépit des menaçantes installations européennes, trouva encore le moyen d'agrandir.

Béhanzin parut là-dessus, en 1890. On apprend dans les classes comment ce prince s'étant trouvé chatouillé par l'établissement des Français à Porto-Novo, le colonel Dodds, agent militaire du résident Victor Ballot, entreprit une marche sur Abomey. La fuite honteuse de Béhanzin nous laissa maîtres d'une terre qu'à peine nous avions convoitée : son successeur Agoliagbo fut notre suzerain ; ses descendants dégénèrent sur place en comtes de Paris noirs, en notables aisés et en chefs de canton.

Telles sont les sommaires connaissances sans lesquelles on ne saurait comprendre l'ensemble artistique de tout premier intérêt que représente le palais d'Abomey et son contenu.

L'art noir que nous avons vu, à Abidjan, représenté surtout par la sculpture, se manifeste ici dans une architecture originale qui, sans parvenir, sauf en un cas peu ancien, à la notion de l'étage, sait enfermer entre des murs bas, faits de simple terre, mais crépis et ornementés, une combinaison d'enceintes spacieuses (cours du peuple, du souverain, etc.) et des collections de cases de dimensions assez considérables, avec les affectations religieuses, civiles et militaires les plus diverses : à vrai dire, cela ressemble moins à Versailles, dont les monarques dahoméens avaient pu entendre parler par leurs ambassadeurs auprès du Roi-Soleil, qu'au vieux temple de Jérusalem. Moins que Salomons, Davids noirs qui se satisfaisaient d'une morale assez courte : le droit du prince régnant sur ses ennemis est celui du singe sur la noix de coco, du caïman sur le poisson et de la panthère sur l'antilope. L'important, c'est que le roi, aussi fort que le buffle, devienne l'immense fromager sur lequel peuvent en paix s'ébattre les oiseaux ses sujets. Quant au chef vaincu, on lui pilera le crâne avec sa propre cuisse, on offrira comme quenouille à la reine-mère sa tête coupée ; éventuellement, on se fera une ceinture de ses boyaux.

L'A. O. F. vue de l'A. O. F.

ABOMEY
par André Berry
(*Combat*, 11 juillet 1957)

Ces idées simplistes, ces façons sommaires, cette symbolique très commodément démonstrative trouvent une expression digne d'elles à l'intérieur du palais devenu musée sous des formes variées : toutes faisant ressortir, comme au Musée d'Abidjan, la soumission de l'art à la religion, montrent cette religion comme incarnée, avant d'être enfantômée, dans un roi non de droit divin, mais d'essence divine, révéré vivant sur son trône et, mort, sous la dalle de son tombeau-sanctuaire, à l'égal du Tonnerre et de la Variole. Cet art strictement aboméen s'exerce principalement dans la tapisserie, le relief peint, la statuaire, le mobilier, l'outillage royal et culturel, étant à noter que l'imagerie se développe essentiellement autour des dualités et de l'histoire du prince-dieu. Imagerie bien plus littéraire qu'artistique, imagerie proprement hiéroglyphique où se fait

remarquer une façon singulière de couler en symboles rébus, tenant autant de la lettre que du trait, les faits et gestes du roi. Le monarque affublé, à son avènement, du nom de quelque animal noble, n'est pas représenté sous ses traits d'homme, mais par son attribut : buffle, lion, caméléon ; ainsi les comparses, que souvent désignent leurs emblèmes plus que leur visage. À côté de l'emblème,la convention qui peint le Dahoméen en rouge, l'ennemi en noir blanc ou rose. Répugnant à représenter, comme le tapissier de la reine Mathilde, ses personnages dans le détail de l'action, le tisserand s'en tire par la figuration allégorique, simplifiée, d'une guerre, d'une expédition, prises surtout dans leurs résultats. Le même procédé se donne cours dans l'argile, dans le bois, dans le métal, sans que, nulle part, il y ait lieu de discerner chez l'artisan une véritable préoccupation esthétique : on tisse, on sculpte, on taille, on cisèle, comme on conterait, avec le seul souci de s'exprimer.

Les tapisseries, ou tentures, pour en dire quand même quelques mots, se présentent comme de simples toiles où sont cousus sur fond noir des lambeaux d'étoffes de diverses couleurs, coupés à l'emporte-pièce. Les bas-reliefs qui décorent les murs extérieurs de divers pavillons montrent sur fond clair des figures moulées, peintes, très grossièrement, en teintes vives. Un travail plus subtil se manifeste dans la sculpture des trônes (zinkpo), dont certains, comme celui de Guézo, monté sur quatre crânes, sont des ouvrages de bois fort remarquables, et des tabourets (kataké). Des ouvriers particulièrement appliqués ont veillé à l'ornementation des *récades* — sceptres mâtinés de casse-têtes — et des *assens* : on appelle ainsi des objets cultuels composés d'une tige plantée en terre et d'un plateau à offrandes (il s'agit des offrandes faites aux morts par la communauté des vivants), avec une figure symbolique au sommet. Parmi les statues conservées dans le cabinet attenant à la salle dite des Trônes, il en est une magnifique : une figure de Mahou, la déesse-mère, avec ses colliers de cauris et un croissant de lune à la main ; l'imagination religieuse atteint ici d'un seul coup, sans l'avoir recherchée, l'expression la plus simple et la plus forte ; cette hiératique mère du monde, d'une qualité très rare dans la production africaine, fait penser au plus beau de l'Inde ou du Mexique.

Purement documentaires, auprès de ce chef-d'œuvre, sont les figures stylisées des lions jumeaux, symboles de Glélé, revêtues de plaques de cuivre travaillées, et ces panthères, ce caméléon, etc., emblèmes d'autres rois, qui représentent ici l'art animalier aboméen.

Dans un bâtiment voisin, une tunique d'amazone, un sabre sacré, des armes diverses, des objets de divination, des ombrelles peintes, des vases, des bijoux sont d'autres documents moins précieux que pittoresques. En sortant, vous vous extasiez avec plus de lucidité sur les lignes impressionnantes des enceintes murées et sur les lignes remarquablement symétriques des palais, qu'il s'agisse des constructions de Guézo ou de celles de Glélé ; plus particulièrement, à côté de pavillons dont le ciment a été gâché dans le sang, vous frappent, au milieu de la cour de Guézo, le « djého », lieu de repos de ce prince — objet, aujourd'hui encore, d'un culte effectif — et, dans leur coin, le tombeau de Glélé supportant pour le repos de l'âme terrestre du disparu un authentique lit ; enfin, la grande dalle ronde sous laquelle furent enfouies vives ses quarante et une épouses. Avec plus d'information, vous évoquez ces fastes, ces parades, ces distributions de cadeaux, ces jeux publics, ces massacres de prisonniers, ces sacrifices d'esclaves appelés au service du roi défunt. Surtout vous hantent les défilés de ces Amazones, princesses ou servantes devenues guerrières, que les ennemis redoutaient à l'égal des coupeurs de têtes les plus féroces : terribles soutiens d'un gynarchique État où les femmes aussi bien que capitaines, pouvaient être prêtres et ministres...

Le palais royal d'Abomey, que le plus diligent des guides noirs (porte-parole du plus informé des conservateurs, M. Lombart) vous fait visiter en compagnie d'un boy, porteur, d'objet en objet, d'une chaise à votre usage, n'est pas tout ce qui retient le

voyageur. La ville, avec ses chemins ombragés, ses longues allées de flamboyants, offre encore l'attrait de ses artisans à l'ouvrage : tisserands qui, dans l'ancienne case des étrangers, au palais même, reproduisent les tentures biographiques de la salle des Trônes ; travailleurs du cuivre qui, affairés autour de leurs forges antédiluviennes, vous donnent à choisir entre des pileuses de mil ou des amants dans toutes les positions ; ouvriers de la terre cuite qui composent sous vos yeux des objets plus ou moins ornementés.

Tous les quatre jours se tient en Abomey un marché, dit Houndjromey, des plus curieux. Autour des temples de diverses divinités Mahou-Lissa (le couple créateur), Agassou (la Panthère), les Nesuhé (ancêtres royaux), etc., s'ordonnent, séparés par des espaces de verdure, des manières de paroisses : une des plus connues est Za, quartier de Sakanta la Varvole. Dans la cour des cases, on ne cesse de se récrier devant les chapelles où le classique emblème phallique, planté en terre, atteste la présence de la tutélaire virilité. Volontiers on vous en remettra, comme porte-bonheur, un exemplaire désaffecté, vermoulu, à moins qu'on ne vous offre une de ces poupées de protection, grossièrement taillées, qui ont pour fonction d'écarter les mauvais esprits.

Les féticheurs comme les fétiches pullulent en Abomey. On les reconnaît à des diadèmes particuliers, on les aperçoit dans des sortes d'hôtels aux façades garnies d'inscriptions singulières, de petites idoles peintes ou encastrées. D'aventure, au milieu d'une rue, ce sera, la tête entièrement recouverte d'une cagoule, le Revenant qui posera pour vous en levant devant l'objectif une manière de sabre, et n'interrompra ses gesticulations fantastiques, ses cris inarticulés que pour protester dans un langage tout profane contre l'insuffisance du pourboire.

L'A. O. F. vue de l'A. O. F.

D'Abomey à Natitingou au pays des hommes nus
par André Berry
(*Combat*, 12 juillet 1957)

AVANT d'entraîner le lecteur, depuis Abomey la Mystique, sur les routes du Nord-Dahomey, qu'il me permette de lui présenter notre chauffeur Amidou, lequel lui fera comprendre, comme à nous, bien des choses.

Amidou, donc, est un grand diable en livrée beige, du type bon nègre, ce qui est très répandu, et du type intelligent, ce qui l'est moins, appartenant à la minorité musulmane de Porto-Novo. Ce qui le caractérise, après une extrême civilité, c'est la terreur insigne que lui inspirent d'une part ses compatriotes fétichistes, d'autre part tous les animaux qui ne sont pas chats, chiens, ânes, cabris et cochons. Ajoutez que nous sommes en plein Ramadan, qu'Amidou, de jour, ne mange guère et qu'autour de lui le jeûne, comme autour de saint Antoine, multiplie les fantômes. À peine nous serons-nous enfoncés, après des alternances de forêts et de demi-friches, dans la savane boisée où pullule la faune libre, à peine les premiers gros serpents auront-ils traversé la route, à peine les premiers singes colobes auront-ils volé sur nos têtes, qu'Amidou, prompt à se couvrir le front d'une poussière pieuse, commencera sa prière.

Dès lors, la pire panne dût-elle intervenir, Amidou refusera de descendre de voiture, craignant qu'un lion ne vienne, après avoir griffé les pneus, lui mordre le derrière. Que sera-ce quand apparaîtra le premier véritable sauvage ! Amidou n'aura qu'une idée : rouler le plus vite possible pour être mangé le plus tard.

Tel est l'effet que produisent en brousse, sur les noirs non animistes, les noirs animistes. On nous avait dit : « Ne vous préoccupez pas de la nourriture d'Amidou. Il saura bien se débrouiller avec ses congénères ». En fait, quand il avisera autour du feu quelques Ouidji-ouidji ou Pila-pila occupés à leur cuisine, il n'osera pas s'en approcher, de peur d'être mis lui-même à la casserole. Il nous avait déjà fourni quelques traits de sa prudence, et d'autre part, les calvaires s'étaient raréfiés, tandis que d'effrayants rocs nus surgissaient un par un de la forêt, lorsque, dans une oasis de flamboyants et d'herbes de Guinée, nous apparut Dassa-Dzoumé.

C'est une ville retirée qui, avec son marché frénétique, ses paillotes perchées à flanc de montagne sur des rochers inaccessibles, le dispute en pittoresque aux bourgades bandiagara ou somba les plus fameuses. Là le roi indigène Bernardin, devenu chef de canton, trônait sous un auvent au milieu des anciens ; complaisant, il nous fit conduire à la grande curiosité du pays : le grand cheval de bois, monté sur roulettes et tout harnaché, que, pour en imposer, dans ce pays sans chevaux, à ses sujets, se fit confectionner le roi précédent, Zomahou. Aujourd'hui encore, il faut voir à certains jours son fils en grand costume caracoler, plus fier que moutard au manège, sur ce coursier factice, qu'environnent les dignitaires armés de parasols peints et les femmes agitant des palmes pour conjurer les mauvais esprits.

De la candeur noire ici exemplaire. Dassa-Dzoumé nous offre d'autres exemples. Devant une case de banco, une petite fille de sept ans environ portait dans sa ceinture un bouquet que, chose étrange, elle affectait de bercer et de dorloter. « Quelles belles fleurs tu as là ! » lui dit ma femme, « Oh ! corrigea la maman, survenue, c'est sa poupée »

Chez les adultes comme chez les enfants et les vieillards nous avons décelé cette naïveté gentille, qui, d'ailleurs, va de pair avec les usages les plus inquiétants.

Les totems, sous le signe desquels on place les enfants, sont ici en pleine vigueur ; les fiançailles, les mariages, les funérailles s'y font selon les rites les plus purs, avec les sacrifices les plus corsés. Il faut (nous a-t-on dit) entendre, après la toilette funèbre d'un grand du pays, faite dans la cour de sa demeure en présence des parents, la confession des veuves. Chaque épouse du défunt vient à son tour se coucher sur le drap mortuaire et avouer tout haut au cadavre les torts qu'elle a pu se donner dans la vie commune. Les unes s'accusent de paresse ménagère, les autres de nonchalance amoureuse, et celle-ci de rébellion, celle-là d'adultère. Après quoi, chacune pour couvrir les frais des interminables funérailles, doit payer une amende proportionnelle.

On n'a pas trop osé nous dire si, dans les cas les plus graves, pour apaiser la colère du mort, elles n'étaient pas soumises à une plus rude épreuve. Un fait semble acquis : on ne badine pas, à Dassa-Dzoumé, ni avec les âmes des ancêtres ni avec le féticheur qui est le seul garant de leur satisfaction ou de leur mécontentement. Là-haut, au sommet de la colline, le four crématoire qui sert à la dessiccation des défunts, est, en principe, ouvert à tout le monde. D'indécelables poisons, d'autre part, sont susceptibles de frapper de la façon la plus soudaine une rivale incommode, un amant rétif, une compagne infidèle, ou, tout bonnement, un insoumis aux ordres du devin. Nulle part les féticheuses choisies pour ce rôle parmi les filles les plus riches) ne sont enfermées dans des couvents plus étroits et plus secrets ; nulle part une fois sacrées, elles ne tiennent sous un joug plus tyrannique les populations terrifiées.

À peine est-il besoin de dire quel effet produisirent sur Amidou ces diverses révélations, à nous faites par des connaisseurs de passage. C'est tout juste s'il voulut nous conduire jusqu'à Savalou, où, par bonheur, nous pûmes nous asseoir en écoutant des histoires moins terribles à la table du commandant et de la commandante du cercle (M. et Mme de Montaigut, Limousins), les plus hospitaliers et les plus affables qui furent jamais. Au déjeuner, l'exquise pintade locale, puis le café parmi les oreilles d'éléphants, la visite sous les flamboyants, aux petites gazelles en cage, aux petits caïmans dans le bassin, et la douche, et la sieste.

L'A. O. F. vue de l'A. O. F.

D'Abomey à Natitingou au
pays des hommes nus (II)
par André Berry
(*Combat*, 13 juillet 1957)

AU nord de Savalou s'ouvrent des régions réputées en enfance : réputation connue d'Amijdou, qui ne pouvait que s'y montrer à plein. Un peu avant le village de Banté, sous un fromager colossal, toute la population était étendue : un bon millier de femmes et d'hommes qui, dans le plus simple appareil, s'adonnaient à une sieste collective ; un féticheur tout paré vint à notre rencontre en tournant sur lui-même.

Morts de soif, nous allions accepter de boire avec lui, au milieu de toute la colonie, la bière de l'hospitalité, quand Amidou appuya sur l'accélérateur, affirmant que la bière nago était inévitablement aphrodisiaque, chargée de sorts ou empoisonnée. À Pira, qui est le plus ravissant village du pays, avec ses alignements de huttes rondes aux chaumes en éteignoir, il ne nous laissera pas même le loisir de prendre une vue ; à quelques lieues de là, nous nous vîmes refuser la permission de photographier dix gros singes qui, sautant dans les arbres, étaient susceptibles, paraît-il, de nous y emporter. Pourtant, à l'orée de Bassila, nous réussîmes à l'arrêter devant une de ces étroites buvettes qui, avec des enseignes avantageuses comme « Au Palais de la bière glacée », « À la Source rafraîchissante » offrent sur la planche d'un comptoir rudimentaire des sodas chauds.

Comme, cherchant hors de l'enceinte bâtie un endroit écarté

Où d'être un homme blanc on ait la liberté,

je faisais mine de m'éloigner du cercle de curieux qui s'était formé autour de nous, il me rattrapa, dénonçant l'homme-panthère aux aguets à cent pas de là dans le taillis.

À Djougou, la présence de quelques Européens le rassura. Encore passa-t-il la nuit en prières, comme dans je ne sais quel Gethsémani, dans le jardin du campement.

En dépit de toutes les pâtes dont il avait pu s'oindre, ses appréhensions devaient se réveiller, quand, après un détour par les villages Tanéka, nous atteignîmes le lendemain matin le pays somba : remarquable par les sortes de petites forteresses à trois, quatre, six donjons, où vivent les Tatas, — remarquable surtout par la farouche nudité des individus. Les hommes, en effet, n'ont d'autre costume qu'un long étui pénien taillé dans une calebasse (on en débite sur le marché à prix de confection) ; pour tout complément de parure, une hache dont le tranchant repose sur leur épaule, tandis que le manche pend sur la poitrine ; au bras un arc démesuré ; autour de la taille un cordon avec un carquois de flèches empoisonnées, et entre les fesses un fourreau où s'insère poignard ou coutelas, — au besoin des colliers, des bracelets sous les genoux et aux chevilles.

Les femmes, de leur côté, nues avant les noces, ne voilent que d'un sommaire bouquet de feuilles les appas mariés : instrument de protection, semble-t-il, bien plus que de pudeur. Tous ces corps dévêtus (ils le sont par religieuse philosophie et le restent jusque sous le plus froid de l'harmattan) inspirèrent d'emblée à notre chauffeur une peur panique : il avait mis dans sa tête que les moins habillés de ses semblables étaient les plus susceptibles de le croquer, et rien ne pouvait l'en faire démordre.

Encore n'apercevions-nous encore sur la route que des individus, des petits groupes. Que fut-ce lorsque, à Natitingou, rendez-vous de ces étranges sectaires, nous en vîmes

d'un seul coup plusieurs milliers rassemblés sur le champ de foire. Çe n'était que grands rustres nus, l'arc ou la lance au poing, l'étui à sa place naturelle (quand il n'était pas remplacé par une simple bague ou quelques tours de ficelle), moins souvent calé sous la ceinture que projeté comme le glaive de l'espadon ; ce n'était que femmes, nues elles-mêmes comme vers sur ou sous la feuille, à peine plus rassurantes avec leurs dents qui toutes sont changées en canines, leurs têtes de garçons aux cheveux courts et leurs mamelles pendantes sur le ventre dévasté. Tout cela vendait et achetait, dans les positions les plus insoucieuses de la prétendue correction.

Les Tata sont jaloux, les dames Tata volontiers aguicheuses : chaque fois que le regard d'Amidou se posait sur une de ces femelles agenouillées et retournées dans toute l'immodestie de la pure nature, il croyait recevoir dans son propre dos une volée de flèches. Nous filâmes à travers les contreforts de l'Atakora vers Boukoumbé ; partout des hommes-trompettes, des femmes-feuilles devant lesquels notre chauffeur n'en menait pas large. À peine, dans ce village d'où l'on a, sur les montagnes du Haut-Togo, une vue si merveilleuse, pûmes-nous le décider à monter avec nous à l'étage d'une case somba ; sur la terrasse qui. entre les huttes réservées aux diverses épouses sert de salle commune. il regardait encore avec inquiétude la marmite et le gril. Guère ne le rassura, dans les campagnes voisines, la vue d'un certain nombre de jeunes nègres en cours d'initiation que leurs aînés poursuivaient rituellement à grands coups de chicotte, et qui hurlaient, le dos couvert de sang. Chez le chef de district de Tanguieta : aussi accueillant que bien emparlé la conversation tomba inévitablement, devant les têtes de poisson à la sauce forte, sur le reste du cérémonial initiatif. Tremblant de la tête aux pieds, Amidou. qui avait de bonnes raisons de servir Allah plutôt que Mahou, se voyait déjà sous le rasoir d'une tardive circoncision.

L'A. O. F. vue de l'A. O. F.

De Tanguieta à Niamey à
travers les réserves de chasse eu
par André Berry
(*Combat*, 18 juillet 1957)

LA crainte de l'initiation, tout autant que celle des hommes carnassiers, fit partir notre chauffeur Amidou à quatre-vingts à l'heure, sur une piste défoncée, vers Porga, dont bientôt, au milieu de la savane boisée, nous apparut le relais de chasse, reconnaissable aux têtes d'antilopes qui servent d'enseigne, aux casquettes genre jockey du personnel et aux cases rondes disséminées autour du campement.

On nous donna une de ces huttes proprement crématoires où nous attendait, sans le secours d'aucun chauffe-eau, une douche bouillante, et Amidou établit ses quartiers dans la voiture, tandis que nous allions reconnaître les quelques humanités primitives qui peuplent le hameau. Une bonne nouvelle nous attendait au bar : le commandant du cercle de Natingou, que nous avions manqué chez lui, promenait son fusil de ce côté et serait des nôtres au dîner.

En effet, vers 9 heures, nous le vîmes revenir avec le jeune chef du campement, déversant d'une camionnette plusieurs grand cobs, aussitôt dépecés ; l'après-souper, autour du whisky traditionnel, fut consacré aux non moins traditionnels récits de chasse, lesquels là-pas prennent volontiers l'allure de tartarinades réalisées.

Ainsi apprîmes-nous qu'un romancier anglais qui, annoncé depuis huit jours, n'avait pas paru, avait sans doute été mangé en chemin par un lion. Un autre lion, sinon le même, avait, la nuit d'avant, visité la crèche du Relais. À ces mots, Amidou se mit à claquer des dents.

Vers minuit, en effet, nous entendîmes à la porte dé notre hutte des rugissements horribles, et, réveillés en sursaut sous nos moustiquaires, ne doutâmes point que le fauve, dores et déjà, n'eût pris possession du malheureux nègre. Mais ce n'était qu'Amidou lui-même qui courait de long en large, rugissant, pour effrayer le lion éventuel, plus fort que le lion lui-même.

On juge de quel cœur, le lendemain à l'aube, il s'engagea dans la réserve de faune dite de la Pendjari, où nous nous trouvâmes d'emblée dans la compagnie des gros singes, des buffles sauvages et de ces sortes de sangliers rébarbatifs que sont les phacochères. Il y avait aussi ce qu'Amidou considérait comme des traces d'éléphants : occasion pour lui de détruire notre confiance naturelle dans ces gros animaux.

Un jour, un chasseur blanc de sa connaissance s'était avisé de chatouiller l'un d'eux. Placidement, l'éléphant avait jeté l'homme à plat dos et, le bout de sa patte très doucement appuyé sur la poitrine de sa victime, lui avait en quatre coups de trompe arraché l'un après l'autre les deux bras et les deux jambes... Nous ne vîmes point le pachyderme qui, sans phrases, eût jeté nos membres aux quatre points cardinaux, mais, ce qui valait à peine mieux, nous eûmes à couper des troupeaux galopants de grandes antilopes : chacun sait que les lions, les considérant comme de vivants garde-manger, leur servent volontiers d'arrière-garde. Mais Amidou, dont les craintes se faisaient sentir sur le volant, avait des frissons particulièrement visibles quand il apercevait au-dessus de quelque fourré un tournoiement d'oiseaux. C'était, disait-il, et c'était en effet des rapaces, attendant que le lion eût fini sa curée de cob ou de boüba pour manger les restes : signe connu des spécialistes qui repèrent ainsi les gros fauves.

En passant à Tambarga, gros village de clairière à l'entrée de la réserve d'Arly, le garde-forestier nous apprit que les redoutables animaux avaient fait une razzia la veille au soir, mais, les fauves eux-mêmes, nous ne les vîmes qu'au Relais d'Arly (portant, lui aussi, enseigne de têtes d'antilope) sous les espèces d'une large peau qui couvrait le sol, puis sous celles de deux lions authentiques et vraiment superbes que venaient de tirer deux chasseurs hollandais. Présentement, des boys tiraient les bêtes par la queue à travers la cour : quand Amidou eut pu s'assurer que leurs gueules sur leurs crocs terribles, ne se refermaient plus, il fit montre, disons-le, d'un beau courage.

Dès deux Bataves nous reçûmes d'excellents conseils : quand on rencontre un ménage de lions, il faut, paraît-il, se garder d'attaquer d'abord le mâle, car la femelle le défend ; au contraire, si vous attaquez la femelle, le mâle s'esquive : sans espoir dans l'aide d'Amidou pour vérifier cet aspect spécial de la chevalerie léonine, nous fûmes trop heureux qu'il voulût bien, à travers les bois, nous conduire encore, à six lieues de là, jusqu'à la mare dite aux Hippos. Entourée de grands arbres qui servent de perchoirs à de grands hérons, c'est une belle nappe d'eau où une trentaine d'honnêtes hippopotames, fuyant en pleine eau la chaleur de midi, faisaient alors une sorte d'archipel en mouvement. Ils plongeaient, sautaient, ouvraient la gueule avec toutes les grâces de leur espèce ; mais quand le guide, pour les faire approcher du bord, entreprit de battre l'eau avec ses paumes. Amidou fut plus prompt à se retirer que les hippopotames à accourir.

Nous eûmes aussi dans le Pendjari les caïmans qui montraient à fleur d'eau leurs rugueuses carapaces : je sens encore le bras d'Amidou se cramponnant au mien pour m'empêcher de passer sur un pont par-dessus lequel, à coup sûr, ils allaient sauter. Au retour nous passâmes devant une case en ruine où nos Hollandais nous avaient signalé la présence d'une panthère allaitant ses petits. Il nous fallut aller seuls regarder la bonne bête qui donnant le lait,.en tirant une langue paisible à trois petits panthéreaux, eut à peine un grognement de méfiance.

Nous fîmes, dans cette course

à travers-la réserve de la Pendjari, d'autres rencontres. J'ai souvenir d'un noir entièrement nu qui, au milieu des bois, s'avançait la pique à la main, seul comme aux premiers jours du monde, tranquille, débonnaire, gracieusement empressé à se ranger

du côté de la piste en nous saluant de son arme. J'ai souvenir d'un cortège de femmes-feuilles, le pot sur la tête, droite, altières dans leur dépouillement magnifique. Nous nous arrêtâmes pour en prendre une vue : elles s'ordonnèrent en un groupe composé, souriant de toutes leurs dents aiguës et de leurs lèvres où s'arrondissaient encastrés des sortes de jetons de jaquet. La plus belle, au milieu, faisait coquetterie d'un labret de quartz passé dans une boutonnière de peau au-dessous de sa bouche et, forte de cette parure réputée aguichante, appelait l'hommage.

L'A. O. F. vue de l'A. O. F.

De Tanguieta à Niamey à
travers les réserves de chasse eu
par André Berry
(*Combat*, 20 juillet 1957)

UNE très agréable compagnie s'était rassemblée, comme pour nous, au déjeuner d'Arly. L'élite de la société blanche d'Ouagadougou, à sa tête le secrétaire général du gouvernement, faisait là un petit rallye.

Ainsi apprîmes-nous que nous avions passé les frontières de la Haute-Volta et, dans le désespoir où nous étions de manquer de loisir pour atteindre la capitale de ce territoire, en eûmes de bonnes nouvelles.

Le Moro-Naba, maître du monde Mossi, avec son chef des eunuques, son chef des cavaliers, son chef des fantassins, le chef des tombeaux royaux et l'intendant du palais, trônait toujours, le matin, sur son estrade avec le même cérémonial ; les danseuses Mossi, le foulard noué sur la tête, arboraient toujours des seins nus et des pagnes aussi beaux, et les danseurs portaient toujours la même tunique de filet. La cathédrale de briques avait bon espoir en ses tours, la nouvelle poste, comme la nouvelle gare et le nouveau marché fonctionnaient à ravir et le « Bois de Boulogne » n'avait pas moins de lapins ni de biches. Enfin, à l'ombre du nouveau gouverneur, M. Yvon Bourges, qui, par malheur, n'avait pas réussi à abaisser la température, tout allait pour le mieux dans la meilleure des Hautes-Voltas possibles.

Nous quittâmes à regret, sur un repas de famille, cet Ouagadougou ainsi venu vers nous et fîmes route par Mamounou vers Diapaga, clef de la Réserve du W. Ce vaste parc, qui doit son nom à une petite boucle du Niger qui le borde au nord, a peut-être une faune moins dense que ceux de la Pendjari et d'Arly, mais il a les gorges de la Tapoa et de la Mukrou, qu'Amidou, maintenant atteint d'un début de jaunisse, consentit de justesse à nous faire voir.

Lorsque, enfin, nous arrivâmes, le lendemain à midi, devant le bac de Niamey et que nous apparut, au bord du fleuve roulant moins de flammes que d'eau, la ville embrasée, avec son drapeau brûlé de soleil sur les pavillons calcinés de la Résidence, le brave garçon nous déclara que vraiment, il faisait trop chaud pour un noir. Nous en convînmes et lui donnâmes campos, non sans lui avoir signé un certificat d'héroïsme.

*
* *

Il faisait chaud en effet, à Niamey. Quelque chose comme 45 degrés à l'ombre. Encore nous dit-on sur le bac où nous attendions l'insolation comme le coup de grâce, que la température, depuis quelques jours, s'était singulièrement rafraîchie. À la faveur

de quoi nous pûmes atteindre, pour y tomber dans un lit aux draps plus chauds que braise, l'Hôtel Terminus, torride rendez-vous des Européens du pays.

Spectacle plutôt débilitant que celui de ces fonctionnaires, tirant la langue devant une barmaid transpirante et ahanante. La ville elle-même, dans la faible mesure où elle peut être visitée pendant le jour, offre peu de sujets de réconfort : une longue avenue officielle bordée de villas où bouillent, rôtissent ou grillent selon les heures des colons inertes ; entre des maisons basses, de larges rues qui semblent avoir été faites pour recueillir et condenser le soleil.

Mais si, vers cinq heures et demie, vous trouvez la force de faire un tour dans la ville indigène, vous y trouverez le marché, après celui de Natitingou, le plus effarant de l'Afrique : rendez-vous moins de Peuls, de Djermas et d'Haoussas que de Touaregs-Bouzous et autres nomades du désert ou prélevés en partie sur la clientèle de Gao. Dans l'épais nuage rouge qu'entretient perpétuellement sur cette aire immense le piétinement des bipèdes et des quadrupèdes, vous retrouvez ces débitants de chich-kébab qui, piquant par vingtaines sur une roue de fer leurs brochettes tournantes, font fumer devant le feu centrai les petits carrés de viande.

Étendus dans des boutiques volantes, dont les derrières, avec une tente aménagée, constituent un véritable campement, des hommes en burnous plus souvent qu'en pagne vous offrent les produits du Sahel. Tout autour de la place se disposent comme par compartiments les centaines de chameaux, les milliers d'ânes, et les myriades de chèvres. Sur de petits chevaux nerveux des hommes bleus masqués caracolent. Les petites bourriques trottent, portant le marchand de courges calé entre les deux couffins. Une sorte dé calife nomade tangue sur son méhari. Les têtes à longues oreilles, les têtes à cornes, les têtes bosselées, les têtes à turbans, les bêtes crépues sont les flots d'une mer composite et bariolée. Nulle part, dans le Sud algérien ou tunisien, nulle part au Maroc, pas même à Marrakech, vous n'avez foule plus dense, plus colorée et, si j'ose dire, plus odorante que dans ce creuset commercial du Niger : point de soudure, sinon de fusion, de ce que l'Afrique Intérieure a de plus sédentaire et de plus nomade de plus coranique et de plus fétichiste, de plus nu et de plus pudique, de plus noir et de plus basané. On s'étonne que tout ce monde barbare, farouche, fait d'éléments cloisonnés et hostiles, soit tenu en respect par les quelques blancs moites et blêmes qui, là-bas, sirotent du whisky à l'hôtel Terminus.

Mais le soir tombe. D'instinct, à l'heure où les lions, les éléphants et les buffles vont boire, en un cortège d'Arche de Noé, à la déjà lointaine Pendjari, où les chameaux agenouillés ferment les yeux pour percevoir sur leurs longues paupières ridées le souffle d'un air moins brûlant, vous cherchez le Niger. Entre ses berges plates et sombres qu'à peine relève au loin quelque monticule sablonneux, le fleuve, très large, n'est qu'une immense nappe d'or avec des pièces mauves qui s'élargissent, s'étendent, se foncent jusqu'au violet. Sur la nappe de feu, un vent qui vous semble de feu lui-même ; sur la nappe de pourpre un vent qui vous semble chargé de cendres chaudes. Vous nagez dans la sueur et vous vous sentez assoiffé d'une eau qui ne sera jamais fraîche, d'un air qui ne tiédira même pas. À l'hôtel de l'aéroport, le thermomètre marque encore près de quarante de grés. Demain matin, à Orly, vous en trouverez quatre.

André Berry.

L'A. O. F. vue de l'A. O. F.

La condition humaine
(*Combat*, 25 juillet 1957)

par Madeleine Berry

VINGT petites têtes noires, tondues, vingt paires d'yeux brillants, joyeux, étonnés, vingt bouches lippues, ouvertes dans un sourire confiant, le tout tourné vers une jeune Bourguignonne blonde, un peu pâle, calme, comme descendue d'un vitrail : c'est, dans une classe enfantine, toute l'Afrique d'aujourd'hui.

Ailleurs, dans un dispensaire, dans une clinique, les vingt têtes seront trente, cinquante ; ce seront celles d'adolescents, d'adultes ; les pagnes éclatants des femmes se mêleront aux sévères robes musulmanes des hommes, l'infirmière corse, l'assistante sociale parisienne remplaceront l'institutrice bourguignonne. Ailleurs encore, des enfants blancs se joindront à des enfants noirs pour recevoir soins ou enseignement donnés par des médecins, des infirmiers, des professeurs africains : c'est l'Afrique de demain, œuvre d'une France fraternelle.

Car il faut le dire bien haut : s'il y a encore ça et là des « colonisateurs » tournés avec nostalgie vers le passé, des « colons » venus en AOF dans le seul but de « faire » du franc CFA, cet état d'esprit disparaît, et, recouvrant les regrets égoïstes et les slogans obtus, éclatent au grand jour les effets d'une action civilisatrice sans pareille.

Pour évaluer l'importance de cette action en ce qui concerne la santé, essayons d'imaginer ce qu'était il y a quarante ans l'état de ces territoires : climat insalubre, communications inexistantes ou précaires, effectifs enseignants et sociaux infimes, moyens de fortune, le tout face à une population la plongée dans l'ignorance, la routine, pire qu'indifférente, hostile au progrès, dispersée par surcroît.

Il a fallu tout entreprendre à la fois : frayer des chemins dans la forêt et dans les esprits, vaincre la misère et construire des routes, lutter contre la mortalité infantile et bâtir des écoles, des hôpitaux, recenser, lotir, cadastrer, etc.

Une grande enquête de 1905 nous montre une population décimée par la fièvre jaune, la méningite cérébro-spinale, la pneumococcie, la trypanosomiase, le paludisme, hommes et bêtes vivant dans des sous-bois surchauffés, saturés de vapeur d'eau, exposés les uns et les autres aux piqûres perpétuelles d'innombrables parasites transporteurs de maladies ; point de machines, peu d'animaux de trait ; la pauvreté, la famine ou, au mieux, la sous-alimentation, l'entassement dans des habitats primitifs, l'ignorance de l'hygiène la plus sommaire, ignorance aggravée par la superstition et les pratiques magiques ; bref, une population affaiblie menaçait de disparaître au sein d'une nature hostile.

Contrairement à ce que firent d'autres nations « colonisatrices », la France opta pour une action de repeuplement et de régénération.

Création essentielle : la médecine de masse. Des équipes itinérantes, chacune dirigée par un médecin, prirent le chemin de la brousse afin d'étudier les maladies locales, de dresser des cartes médicales et démographiques, de pratiquer, en grand, les vaccinations prophylactiques.

Au cours de tournées qui duraient des semaines, ces équipes, à pied sur des pistes qu'il fallait souvent tracer, marchaient à la rencontre de peuplades effrayées ou adverses. Celles-ci allaient devenir confiantes, voire assidues, devant les victoires spectaculaires remportées notamment contre la syphilis et la maladie du sommeil.

Il y a vingt ans, le grand vainqueur de cette dernière est mort dans sa Creuse natale à 58 ans, épuisé par l'existence qu'il avait menée de 1917 à 1937. Après des années d'une bataille menée sans matériel, sans organisation, sans crédits, presque sans hommes, le Dr Jamot avait obtenu, vers 1925, la création d'une Mission permanente de la lutte contre la maladie du sommeil.

Au début, 70 p. 100 des individus en étaient atteints, actuellement, « l'indice de contamination » n'est pas de 0,80 p. 100.

Cette magnifique organisation est passée de l'échelle du Territoire à celle de la Fédération ; les équipes mobiles qui, en 1944, ont étendu leur action à la prophylaxie

de la lèpre, du paludisme, des trépanomatoses, constituent maintenant le Service général d'hygiène et de prophylaxie.

Il divise chaque territoire en secteurs médico-administratifs ; de nombreuses équipes itinérantes rayonnent en étoile autour des centres sanitaires disposant de locaux techniques et hospitaliers, d'hypnoseries, de léproseries. Ajoutons que les soins distribués dans la brousse ou dans les centres, à l'hôpital, sont gratuits : tout autochtone bénéficie de la présomption d'indigence.

Le souci curatif prédomine à tel point que tout gros bâtiment devenu libre est aussitôt transformé en hôpital : ce fut le cas pour l'ancien palais du gouverneur, a Grand-Bassam, quand cette charmante capitale fut détrônée. Combien d'autres furent construits depuis. Citons parmi les plus prestigieux celui de Treichville, qui s'ajoute à celui d'Abidjan, celui de Porto-Novo, celui de Lomé.

Dominant la capitale du Togo, celui-ci étale sur de vastes espaces ses pavillons encadrés de jardins, reliés par des portiques. Bien des hôpitaux métropolitains lui envient son magnificent modernisme.

Il n'est guère de « spécialité » qui n'y soit représentée. Le pavillon psychiatrique est un éden. Le service de chirurgie compte deux blocs opératoires d'avant-garde, l'un aseptique et climatisé. La maternité est touchante. Sous la conduite d'une sage-femme noire, docte et joviale, et d'une douce infirmière africaine à lorgnons, j'ai visité ces salles irréprochables où, dans le calme et... oui, dans la gaité, des femmes attendaient leur délivrance, où d'autres donnaient le lait. Mères charmantes qui, entre ces murs ripolinés, ne perdaient rien de leur grâce, adorables négrillons gesticulant sur des draps immaculés. Assise sur le plancher, au pied d'un lit, une Noire fort belle chantonnait : sur ses chevilles, sur ses bras, autour de sa taille déformée, s'enroulaient des colliers de cauris. « C'est une féticheuse », me dit-on avec fierté, « la première qui vienne ici, renonçant à l'accouchement rituel au fond de la case. L'exemple sera suivi. » D'une façon générale, si grande que soit la maternité, on y refuse du monde.

Ce mouvement, qui amène le paysan vers le poste de brousse, le citadin vers l'hôpital et la parturiente vers la maternité, entraîne l'indispensable formation de cadres médicaux autochtones,

Des cours d'infirmiers furent ouverts dès 1901, grâce à quoi, le long de pistes à peine frayées, on découvre de braves noirs roulant sur d'antiques bicyclettes, au dos une mallette de pansements. Ils vont de village en village faire les piqûres, soigner les plaies, donner des conseils. Qu'ils découvrent un malade sérieusement atteint, ils reviennent téléphoner au médecin, souvent éloigné, dont ils dépendent. De 1912 à 1952, l'École de médecine et de pharmacie de Dakar, qui, maintenant a fait place à une vraie faculté, a formé 550 médecins et 60 pharmaciens africains, lesquels constituent le plus gros du cadre de la Santé publique.

Cadre bien insuffisant, on s'en doute. Montée, avec l'un de ces médecins, dans une camionnette-ambulance, j'ai recueilli des confidences qui donnent la mesure de ce que l'on fait et de ce qui reste à faire. « Certes, me dit le docteur S..., les malades, les jeunes mères, sont suivis conseillés jusqu'au fond des forêts. Mais il faudrait un personnel et un équipement démesurés pour lutter pied à pied contre la résistance des traditions millénaires. Dès que ma voiture a disparu (et des semaines se passent avant que je puisse revenir), le grigri se substitue au pansement aseptique, le poisson séché succède sans transition au lait de la mère. » En fait. c'est une immense éducation de masse qui s'impose, surtout parmi les femmes.

(À suivre.)

L'A. O. F. vue de l'A. O. F.

La condition humaine (II)
(*Combat*, 27 juillet 1957)

par Madeleine Berry

LE défrichement sanitaire accompli, il faut amener la masse africaine au stade adulte et conscient. Les résultats obtenus là aussi sont encourageants : hormis quelques têtes chaudes sorties des nos Universités, et que ne manquera pas de refroidir le contact des réalités, le noir évolué représente un type de civilisé excellent, doué d'une intelligence qui peut être très fine et d'une mémoire étonnante ; bon, charitable même, il unit les meilleures qualités de sa race aux meilleures de la nôtre.

Réjouissons-nous donc quand nous voyons les enfants se presser dans les écoles de la brousse ou de la ville, et les jeunes gens affluer dans les collèges de Bouaké ou de Bingerville, de l'École normale de Dabou, qui forment non seulement des instituteurs mais une bonne partie des cadres, ou bien franchir les portiques des monumentaux Lycées de Cocody, à Abidjan, de Porto-Novo, d'Ouagadougou, de Lomé.

L'enseignement s'est pourtant heurté aux mêmes obstacles que l'assistance médicale. Mais, dans ce domaine, l'évolution a été plus vite que l'action. Même doublé par les organisations confessionnelles, par les initiatives locales (des villages se cotisent pour construire leur école), la masse scolaire ne peut être encore absorbée, nonobstant des dépenses considérables, une formation accélérée des instituteurs et, après l'ouverture de nombreuses classes nouvelles, la construction de nouveaux bâtiments, tant pour abriter les élèves que pour loger les maîtres.

L'enseignement du premier degré est gratuit, les livres même étant fournis ; la plupart des lycéens et collégiens sont boursiers du Territoire ; ceux des Cours normaux le sont tous ; dans l'Enseignement supérieur, des bourses nombreuses sont accordées tant pour l'Université de Dakar que pour celles de la métropole. C'est ainsi qu'en 1955 la charge financière résultant de ces généreuses mesures a représenté, en Côte-d'Ivoire, par exemple, 15 p. 100 du budget local.

Or, le taux de scolarité n'était encore, en 1956, que de 20 p. 100, c'est-à-dire que, faute de pénétration, et malgré le désir grandissant des familles, les 4/5 de la population « scolarisable » échappe encore à l'École. La masse ainsi vouée à l'analphabétisme est essentiellement féminine.

Les constatations que nous avons faites l'an dernier au Sénégal, en Guinée, au Soudan sont valables, à quelques nuances près, pour les autres territoires. Plus encore qu'un retard mental indéniable, la structure de la société rend difficile l'accession des femmes à la culture.

Pourtant rien ne sera solide tant qu'elles ne seront pas intellectuellement au niveau des hommes.

*
* *

Certes, elles sont charmantes ces femmes-oiseaux qui pépient devant la case soumba sans comprendre un mot de ce qu'on leur dit, elles sont curieuses ces grandes filles à la lèvre inférieure ornée d'un quartz, intéressantes ces féticheuses au front ceint de plumes, tintantes de tous leurs bracelets de grigris, magnifiques ces créatures déchaînées dans les rues les jours de fête pour danser sous leurs pagnes de nylon multicolore, au son d'un tam-tam frénétique, et bien gracieusement indolentes ces matrones aux trois-quarts nues, couchées sur la terrasse du chef. Et tant d'autres encore : villageoises des cités lacustres, au corps ciselé comme un chandelier de cuivre, qui rame, une mystérieuse poupée de bois accrochée sur le ventre — image de sa jumelle morte en bas-âge, qu'elle ne quitte jamais, même la nuit — marchandes jacassantes de Treichville qui fardent de bleu les yeux de leurs bébés, sombres filles du

désert, chantant sous la tente d'antiques berceuses, ou réveillant par de lascives mimiques les sens paresseux de leur compagnons ; jeunes pêcheuses nues et ruisselantes sous le cocotiers au bord de l'Océan.

Innocence du monde, premiers matins de la terre... Oui, ces images, on voudrait qu'elles demeurent fixées à jamais sur leurs fonds de bananiers, de palmiers, de manguiers, mieux que sur nos pellicules. Mais les charmantes médailles ont d'atroces revers. Dans la brousse, le petit garçon voit grandir sans soins une monstrueuse hernie de l'ombilic, le poupon succombe à une alimentation extravagante ; les yeux fardés se ferment à la lumière.

Le temps de l'éden primitif est passé ; ce continent desservi par des routes terrestres, maritimes et aériennes, dont les villes en ferment des centaines de milliers d'âmes, ne peut plus vivre au rythme d'une île déserte. L'histoire a choisi.

Faut-il donc transformer des Africaines vraies en fausses Européennes ? Souhaitera-t-on de voir le chemisier et la jupe de fil à fil remplacer le costume naturel ou les pagnes bariolés ? Les cigales étourdies devront-elles se changer en fourmis inquiètes ?

Avec la vraie noire le monde noir perdra-t-il les traditions dont elle était la gardienne ?

Avant de répondre à une question peut-être mal posés, précisons que, le 23 juin 1956, le droit de vote et l'éligibilité furent accordés à toutes les Africaines.

Or la plupart sont des illettrées, des attardées ; il leur faudra, pour voter, que les partis soient représentés par une couleur ou un emblème : on votera « bleu » ou on votera « éléphant ». Quant à établir un rapport entre le dépôt d'un carton dans une urne et l'élection du camarade Houphouët ou Apithy, assez rares sont celles qui y parviennent. Les hommes même de Tanguieta, nous disait le chef de subdivision, s'obstinent à prendre leur élu pour un fonctionnaire nommé.

On trouve, il est vrai, dans les villes, un certain nombre de femmes évoluées, depuis la vendeuse de Monoprix (qui, nue sous sa blouse, se montre déjà aussi désagréable que sa congénère européenne) ou la dactylo aux ongles cramoisis, toute fière de son inutile soutien-gorge, jusqu'à l'infirmière, l'employée des postes, l'institutrice ou la sage-femme. Celles-ci savent peu ou prou pourquoi pour qui elles votent, et, modernisées dans leur vêture, leur comportement leurs mœurs, offrent des compagnes assorties au noir évolué, que, d'ailleurs, elles rendent monogame. Mais leurs mères votent encore « éléphant ». La distance parcourue d'une génération à l'autre encourage l'optimisme.

Si on va au fond des choses, on s'avise, d'ailleurs, que les femmes exercent depuis toujours une influence occulte, il se peut, mais d'autant plus considérable. Sous les apparences d'une panmasculinité existe surtout en pays animiste un matriarcat plus ou moins avoué. C'est même parce que la femme représente le pôle de la famille qu'on lui refuse la disposition d'elle-même : la veuve, par exemple, est tenue d'épouser le frère de son mari.

Que la loi, due à Georges Mandel, qui s'oppose à cette tutelle soit vraiment appliquée, et vraiment libres, ces femmes entraînées à la puissance clandestine prendront conscience de leur vraie force.

L'école peut faire et fait beaucoup pour cela, mais quand toutes fillettes, au prix d'un effort colossal, y auraient été amenées, il faudrait combattre encore la magie tribale qui tend à effacer les enseignements reçus. C'est le rôle d'une action sociale qui, ne connaissant pas l'âge de ses bénéficiaires, a aussi un champ beaucoup plus vaste.